DE
LA SAGESSE.

RAPPEL
DU
PEUPLE FRANÇOIS
A LA SAGESSE.
OU
PRINCIPES DE LA MORALE.

PAR J. F. *SOBRY.*

DEUXIEME ÉDITION.

A PARIS.

CHEZ { L'auteur, imprimeur, rue du Bacq, passage Ste-Marie, N°. 149.
DEROY, libraire, rue du Cimetière-St-André-des-Arcs.

L'AN V.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

François, c'est assez détruire et renverser : il est tems de construire et de réédifier.

Le moment est pressant : il est décisif ; il est impérieux. Il importe de le saisir. Vous passeriez pour avoir mérité vos maux, si vous ne saviez pas les tourner à votre utilité et à celle du genre humain.

Vous avez eu une révolution déchirante, parce qu'on vous avoit démoralisés : vous ne sortirez point de cette révolution, si vous ne vous remoralisez. Dans cette révolution, tous les édifices de l'erreur, où s'étoient préparés de longue main vos malheurs, ont été détruits. Ne les relevez plus ; mais ne restez pas plus long-tems sans abri. Entrez dans des habitations plus saines et plus solides, et mettez-vous y promptement en sûreté contre de nouveaux orages.

On a beau vous distraire, vous préoccuper, vous empêcher, vous obséder, il faut aux hommes des principes moraux, des mœurs, un culte public, gage de la bonne volonté de tous. Il n'y a point sans cela d'existence politique ; il n'y en a jamais eu, il n'y en aura jemais.

C'est une entreprise bien hardie que de parler de Dieu et de moralité, au milieu d'une nation désespérée, où les ambitieux, les impies et les superstitieux s'agitent encore ; mais nos maux multipliés nous apprennent à

tout braver. Et c'est un devoir sacré, dans des tems pareils, que de publier tout ce qui peut tendre au bien, quelqu'en soit le succès.

Il y aura sans doute beaucoup de prétendus raisonneurs qui s'élevèront contre nous, qui traiteront toute moralité d'erreur, parce qu'on ne peut pas la prendre et la montrer comme une chose matérielle. Mais nous ne rejetterons pas les preuves de sentiment, parce qu'il aura plû à des hommes dénaturés de se déssécher l'organe du sentiment à force de corruption.

Nous savons qu'il y a d'autres raisonneurs qui traitent d'erronée toute moralité qui ne porte pas uniquement sur l'intérêt personnel. Nous nous contenterons de leur dire que les principes sur lesquels ils se fondent, ne sont point une trouvaille, comme ils le croyent. Epicure, Lucrèce, Porphyre, d'autres anciens, ont professé ces principes ; ils n'ont jamais prévalu. Helvétius, le systême de la nature, parmi les modernes, ne nous ont rien appris de plus. Tous les hommes instruits savent que la moralité peut avoir deux principes; que notre bonté peut porter, ou sur notre intérêt, ou sur l'impulsion de notre conscience. L'un de ces principes ne nous rejette que sur nous : l'autre nous lie à l'existence générale, à la nature, à son auteur, à Dieu. L'un ne nous porte qu'aux petites choses, et va contre ses fins dans les grandes : l'autre nous porte à tout ce qu'il y a de haut, et nous fait endurer tout ce qui est pénible sans inconséquence. L'un nous rapetisse et nous isole : l'autre nous élève et nous

rallie. L'un nous quitte, quand notre bien-être cesse; l'autre nous accompagne même dans l'adversité. L'un est borné comme l'être auquel il se rapporte; l'autre est immense comme l'auteur de la nature dont il émane. Nous resterons donc de ce côté avec Socrate, Platon, Cicéron, Rousseau, avec tous les peuples de tous les tems et de tous les lieux, qui peuvent bien balancer l'opinion des brouillons de toute espèce.

En renversant le culte ancien, on a trop barbarement persécuté les prêtres soumis. Il en est qui n'avoient embrassé ce métier que parce qu'il entroit alors dans l'ordre public, et qui l'auroient épuré avec joie, si l'on en eût montré le desir. Depuis, on a trop perfidement relevé les prêtres réfractaires et intolérans. Ce sont eux qui organisent aujourd'hui dans toute la république le systême de la révolte, des conjurations, de l'assassinat; et c'est là leur dernier crime. Il faut bien que cette secte finisse comme elle a commencé, comme elle a existé; Mais il faut qu'elle finisse : et elle finit. Le peuple françois l'a frappée de son coup de mort. Vainement relève-t-elle ses autels superstitieux devant des intrigans, qui croient par ce moyen reconquérir un peuple crédule. Ce retour apparent à l'existence, n'est que le mouvement convulsif d'un mourant, qui va bientôt être suivi d'un immobilité éternelle.

En attendant, rétablissons notre moralité sur des bases pures, et qui n'empruntent rien à cette secte usée et odieuse. Les cérémonies se rétabliront peu-à-peu, et

reprendront des formes équivalentes comme les sacrifices du christianisme avoient pris les formes de ceux du paganisme; car en cela, les yeux doivent toujours être frappés de la même manière. Les prostrations, les offrandes, les élévations à Dieu se ressembleront toujours par-tout. Les pompes des anciens, les processions des modernes étoient des marches de prêtres et de peuple. Il n'y a rien de nouveau sous le ciel, et les solemnités seront toujours les mêmes; mais il y aura des mystères absurdes de moins, des dogmes odieux abrogés, et une autorité sacerdotale anéantie. On ne trouvera plus entre Dieu et les hommes le mensonge et l'avilissement. L'homme juste, l'homme raisonnable, l'homme vrai, pourra se présenter avec ses frères devant l'être suprême, sans qu'il en coûte à sa justice, à sa raison, à sa vérité, sans qu'il ait à se reprocher d'être la dupe d'un prêtre infidèle, le complice des fers du monde.

Le tems alternativement couvre et découvre la vérité, selon les bonnes ou mauvaises dispositions des peuples; mais il est des momens où elle prend, pour les hommes contens de la voir reparoître, tout l'intérêt et tout le charme de la nouveauté.

Ces momens sont arrivés pour les François. Revoyons-là cette vérité : honorons-là, rétablissons-là ; ce n'est qu'avec elle que nous trouverons le salut de la patrie.

Les poëtes nous ont transmis l'histoire du Phénix, cet oiseau par excellence qu'ils se sont appliqués à vanter et à célébrer. Il est, nous ont-ils dit, unique sur la terre : il

est souverainement beau : il est immortel. Quoiqu'il éprouve après plusieurs siècles l'apparence de la vieillesse, et qu'il semble lui-même se consumer, il ne meurt point. Transformé en reptile pendant quelques instans, il se cache sous cette humble forme pour exister dans les cendres qui le couvrent; mais il en sort bientôt pour reparoître dans tout son éclat, et pour reprendre vers les cieux son vol éternel. Eh bien! c'est la sagesse que les poëtes ont voulu désigner sous l'emblême de cet oiseau fameux. C'est la sagesse, fille de la vérité, guide assuré des empires et des familles: c'est elle qui est le phénix dont ils ont ainsi célébré les merveilles. La sagesse est une : elle est belle. elle est immortelle. Elle semble quelquefois dépérir parmi les hommes. La folie et l'erreur paroissent quelquefois prévaloir sur ses antiques préceptes ; mais elle ne meurt point : elle fléchit alors : elle se concentre pour se faire passage à travers les crimes et la corruption. Elle est cachée, mais elle est toujours vivante parmi les hommes réfléchis, qui, malgré la dépravation générale, savent la connoître, la chérir et la garder ; et ce sont ces hommes fidèles qui lui font de nouveau reprendre son empire sur les peuples, que les infortunes où ils se plongent en la fuyant, détrompent enfin de leurs erreurs.

Voilà cinq ans que nous épuisons les longs discours. Nous sommes las de parler et d'entendre. Notre attention est morte. Il est tems de réfléchir nous-mêmes, de nous chercher nous-mêmes, de prendre notre parti avec nous-mêmes. Connoissons-nous : rallions-nous : sauvons-nous du chaos des paroles ; et n'usons plus

dés mots que pour nous ressaisir des choses.

Le livre que voici n'est pas un livre à lire, ni a réciter : c'est un livre á réfléchir. Ne me demandez pas qui l'a fait; c'est la France entière, c'est tout ce qui pense, c'est vous, vous qui, las de divaguer avec les autres, cherchez votre point d'appui dans vous, dans votre conscience, dans votre auteur. Je ne n'ai fait qu'ôter les nuages qui obscurcissoient ce miroir antique : le voilà, revoyez-vous : réparez-vous ; réhabilitez-vous.

On vous a long-tems maintenus dans la dérision, pour vous maintenir dans l'oubli de votre situation ; et le ridicule a long-tems été chez vous un obstacle à votre rétablissement. Aujourd'hui cet obstacle est détruit par son excés même. On a tant rendu ridicule ce qu'il y a de plus considérable parmi les hommes, que l'on ne peut plus rien ridiculiser : et l'on vous a mis d'ailleurs en tel état, qu'enfin vous ne riez plus. François, c'est le moment de la raison. Faites sortir votre bien du mal qu'on vous a fait, et vengez-vous en sauvant le monde.

Si vous me demandez qui je suis pour vous parler ainsi, je vous répondrai que je suis celui qui n'ai point l'insolence d'être parfait, ni la prétention d'être habile. Je suis celui qui ai été persécuté sous l'ancien régime, pour avoir voulu, en le rémoralisant, prévenir tous vos malheurs. Je suis celui qui ai été proscrit sous le nouveau régime par les méchans de toutes les factions. Je suis celui qui ai paru dans vos conseils et dans vos tribunaux au péril de ma vie, toutes les fois qu'il y a eu

du bien à y faire, qui m'en suis éloigné toutes les fois que la cruauté et l'injustice y ont prévalu sans ressource. Je suis celui qui craignois la révolution en contemplation des maux qu'elle devoit faire. Je suis celui qui hais la contre-révolution par l'horreur que j'ai du mal qu'elle veut ramener, et du bien qu'elle veut empêcher. Je suis celui qui tiens que tout honnête homme doit être l'ennemi d'une révolution à faire, et le soutien d'une révolution faite. Je suis celui qui, avec tous les gens de bien, ai toujours suivi parmi vous le gouvernement de la pluralité tant ancien que nouveau, parce que, hors de ce principe, il n'y a qu'anarchie, subversion et anéantissement. Je suis celui qui dis que vous vous sauverez de tout, tant que vous conserverez le fil d'un ordre politique quelconque. Je suis celui qui frémis, quand je vois qu'on veut encore vous agiter en sens rétrograde ; parce que je sais qu'on cherche à épuiser vos forces et votre population, pour vous rendre impossible votre réorganisation morale, d'où votre salut dépend. Je suis celui qui vois que votre véritable ennemi cherche à vous échapper, en vous donnant le change par les désordres qu'il multiplie autour de vous. Je suis celui qui crois que, las de tant de confusion, de haines et d'attentats, vous êtes décidés à faire prévaloir sur tous les partis l'ordre et la paix. Je suis enfin celui qui espère y arriver bientôt avec vous, en revenant à la moralité et aux mœurs.

Jamais il ne fut dans l'ordre des tems d'époque plus mémorable et plus signalée : et c'est vous, François, qui

êtes les arbitres de cette époque; mais l'usage que vous en allez faire va vous faire juger. Si vous paroissez vouloir rentrer dans vos anciens fers, les grands effets de votre révolution ne s'en opéreront pas moins; mais ils s'opéreront alors malgré vous, et loin de vous. Et après avoir brisé tous les instrumens de la tyrannie et de l'erreur, vous serez jugés avoir manqué de moyens pour rétablir ceux de la raison et de la vérité; et ce seroit alors que la révolution la plus faite pour vous honorer, n'auroit eu de célébrité que pour rendre à jamais éclatante votre légèreté et votre impuissance.

François, l'univers ébranlé par vous, vous regarde et vous attend. Vous ne lui aurez pas donné une commotion inutile, une espérance vaine, un exemple funeste. Vous ne gâterez pas au gré de vos ennémis la plus belle, la plus forte action qui ait jamais été tentée, en ne la menant pas vous-mêmes à sa glorieuse fin. Vous saurez rétablir comme vous avez su détruire. Et il faut que le monde que vous avez étonné, quand vous êtes entrés dans la carrière révolutionnaire, vous couronne encore, quand vous l'aurez généreusement remplie.

Mais sur-tout ne regardez pas derrière vous: vous n'y verriez que le crime. Le crime a attiré la révolution que vous avez éprouvée. Elle s'est opérée par le crime: et le crime y a sans cesse puni le crime. Et telle est la destinée du crime déchaîné, que lorsqu'il n'est pas arrêté par la justice, il faut que le crime lui-même l'arrête et l'anéantisse; mais il est un terme à tout, et les hommes

échappés à ce chaos ne doivent plus y reporter leurs regards. Il n'y a pour eux que le crime à y recueillir. Les souvenirs, les craintes, les regrets qu'on y puise y deviennent de nouveaux germes de crimes; et ceux-là sont vos ennemis qui veulent vous reporter sans cesse sur ce passé fatal, certains qu'ils sont de perpétuer par-là le crime parmi vous, et de vous amener ainsi vous-mêmes par une involution horrible de crimes à un anéantissement que vous auriez alors trop mérité.

Une révolution est un excès qui ramène à la règle; c'est un orage qui rend le calme; c'est une bataille sanglante dont on ne calcule pas les actes, mais dont on saisit les résultats pour en faire la base d'une solide paix. Et l'on ne juge pas plus les révolutions que les batailles. Ceux qui veulent les commenter, veulent les renouveller, et sont les ennemis de tous. Prononcez anathême sur tous ceux qui osent vous proposer de tourner sans cesse la tête sur des horreurs consommées qu'une destinée irrésistible a entraînées, qui ont été si grandement couvertes par la gloire de vos armes, qui vont être entièrement effacées par l'éclat de votre remoralisation. Ne vous souvenez du passé que pour en éviter les maux. Le passé vous a vus violens: L'avenir doit vous voir vertueux. Songez que ce n'est que dans l'avenir que vous retrouverez la paix, le bonheur et la vertu; parce que ce n'est que dans l'avenir qu'est votre remoralisation. Songez que le premier acte de cette remoralisation doit être l'oubli du passé entre vous, de ce

passé révolutionnaire et affreux, où tous ont failli, où tous ont attenté, où tous les partis ont outré tour-à-tour les résistances et les vengeances, et où tous par-conséquent ont eu besoin de l'oubli et du pardon.

Vos ennemis sont là qui vous entourent, qui vous suivent, qui attendent de l'inconstance et de la lassitude ce qu'ils n'ont pu obtenir de la violence et de la trahison. Ils vous pressent, ils vous repoussent adroitement sur vos anciennes routes, où sont tendus tous leurs pièges. Ne rétrogradez pas, vous êtes au but, vous le touchez, malgré les efforts de ces ennemis infatigables. Il n'est qu'un pas pour consommer leur désespoir et votre gloire; et ce pas facile sera fait en vous remoralisant sur des principes épurés.

Vainement voudra-t-on armer tous les amours propres contre une doctrine qu'on dira nouvelle; vous saurez voir que la sagesse se développe, se rétablit, mais qu'elle ne s'invente pas. Un peuple ne fait pas la sagesse : il y revient. Je vous le répète, ses préceptes sont la propriété de tous. J'en écris depuis vingt ans le recueil à travers les orages. Je n'apperçois plus rien à y ajouter ni à y retrancher. Voici le moment où je vois que vous en avez affaire : je me hâte de vous le rendre.

SOBRY.

Le premier nivôse, an IV.

LA SAGESSE.

DE DIEU.

Au commencement de toutes choses est Dieu, et celui qui cherche la sagesse trouve pour première existence parmi les êtres, Dieu. Dieu est le principe de toutes choses, et il est à lui-même son propre principe.

Dieu est grand et bon. Tous les hommes et tous les peuples lui donnent ces deux qualités, qui renferment ses perfections.

Dans sa qualité de grand est comprise son unité; car, celui qui est grand par excellence est nécessairement unique. Il ne sauroit y avoir plusieurs Dieux, et Dieu ne sauroit être ni divisé, ni multiplié, ni amoindri, ni augmenté.

Dieu, en sa qualité de grand, est éternel; il n'a point eu de commencement, et il n'aura jamais de fin.

Dieu, en sa qualité de grand, est immense; il est par-tout où vont les regards, et il existe encore au-delà de toute pensée.

Dieu, en sa qualité de grand, est puissant; il a créé le monde, il le soutient, il est maître des cieux et de la terre, il est intelligent, il sait tout, il voit tout, il prévoit tout, il pourvoit à tout.

Dieu, en sa qualité de bon, est souverainement juste; il récompense les bons, il punit les méchans.

Dieu, en sa qualité de bon, est bienfaisant; il a tout disposé pour le bien.

Dieu, en sa qualité de bon, est clément; il ne rejette point

l'homme faillible qui ne s'est point fait une habitude du mal. Dieu, grand et bon, est le principe de toute moralité, le commencement, la plénitude et la fin de toute sagesse.

De l'Ame.

La connoissance de Dieu est le premier effet de la recherche de la sagesse ; la connoissance de l'ame est le second effet de la recherche de la sagesse. L'ame est l'organe de la moralité, comme Dieu en est le principe.

Il existe dans l'homme une substance pure qui l'anime, et qui émane de Dieu, auteur suprême de la vie. L'existence de l'ame ne se voit que par son effet. Elle ne seroit rien de sensible sans le corps, et le corps ne seroit rien de vivant sans elle ; le corps la contient selon la perfection de ses organes, et elle régit, et conserve à son tour le corps, selon l'ordre de sa durée.

Dieu rend l'ame de l'homme capable de sentiment, de raison, d'intelligence, de mémoire, de prévoyance, de liberté.

Le sentiment lui fait aimer le bien, la raison le lui fait discerner, l'intelligence le lui fait exécuter, la mémoire le lui rappelle, la prévoyance l'y conduit, la liberté lui donne le mérite, en la mettant en état de faire le bien par son propre choix.

La contemplation de la sagesse nous dit que l'ame de l'homme est immortelle, qu'elle le quitte à la mort pour rentrer dans le sein de Dieu, et pour y éprouver sa justice ; et c'est-là que l'attendent la joie ou la douleur, la douce paix ou les inutiles regrets.

De la Nature.

Nous entendons, par la nature, l'ordre visible dont Dieu conduit toutes choses. Dieu est la cause première et invisible ; la nature est la cause seconde, visible et palpable.

Dieu a disposé dans la nature tout ce qui ordonne et conserve le monde. Elle roule par des lois sûres, uniformes, et merveilleusement

ment concertées : la contemplation de leur harmonie te révèle la sagesse éternelle qui les a établies.

La nature, en conduisant toutes choses en général, les conduit aussi en particulier. La nature parle à ton cœur, tantôt par tes sens et tantôt par ta raison. Ne contrarie jamais ce que t'inspire la nature, mais épure ses penchans par la raison, car si tes sens sont dans la nature, la raison est aussi dans la nature pour les régler et pour les modérer.

du Sens Interne.

Dieu a mis dans l'ame de l'homme un sentiment qui le porte au bien et qui le détourne du mal. Quand l'homme écoute et consulte ce sentiment secret, il résiste à tous les mauvais penchans, et il marche avec sûreté dans les routes de la sagesse.

Ne t'excuse pas dans tes fautes, en disant que tes mauvais penchans sont irrésistibles, car le sens interne t'avertit sans cesse, et dès le commencement du mal; et si tu sais user à tems de ta force, tu as tous les moyens nécessaires pour ne jamais succomber.

Les sens extérieurs te passionnent, t'affoiblissent, te désordonnent; le sens interne t'appaise, te règle et te raffermit. Les sens extérieurs excitent et inspirent les passions, le sens interne les retient et les réprime. Les sens extérieurs peuvent quelquefois pousser au mal, le sens interne est l'organe du bien; celui qui sait toujours l'écouter et le suivre ne s'égare jamais. Tout homme porte en lui son guide.

La conscience, le sentiment, le droit sens, le bon sens, le sens commun à tous, le sens interne enfin t'avertit de ce qui est bien, te révèle ce qui est vrai, t'instruit de ce qui t'est utile, te prévient contre ce qui t'est dangereux. Si tu n'obscurcis pas toi-même ce flambeau, il te guidera à ce qui t'est salutaire dans toutes tes actions.

Par les études curieuses, les hommes vont chercher avec peine

loin d'eux un savoir souvent stérile ; par la méditation de la sagesse, l'homme trouve dans lui-même et dans sa conscience un trésor inépuisable d'instructions.

Du Bien.

On arrive à la sagesse par l'usage continu de la raison ; elle s'acquiert par la réflexion, par la bonne volonté, en consultant le sentiment intérieur qui appelle l'homme au bien. La sagesse est l'intelligence du bien ; la sagesse est la science du bien ; la sagesse est la pratique du bien.

Le bien moral est ce qui, dans les actions des hommes, est avantageux au plus grand nombre, est ce que le sens interne indique être juste, est ce dont conviennent tous les hommes qui écoutent le sentiment intérieur, la conscience.

Le mal moral est ce que les passions, et un amour mal entendu de lui-même, fait faire à l'homme de nuisible aux autres, et de contraire à ce que sa raison et sa conscience lui conseillent. Le bien moral vient de Dieu ; le mal moral a son principe dans un cœur corrompu. Par l'étude et la recherche de la sagesse, l'homme se tient plus fortement au bien. Celui qui possède la sagesse arrive à tout ce qui est bien, car celui qui est maître des principes est maître des conséquences.

De la Crainte de Dieu.

De la méditation de la sagesse résulte tout ce qui peut conduire les hommes à leur bien commun et particulier, et elle nous apprend que la crainte des jugemens de Dieu, qui est naturelle à l'homme, lui est en même-tems nécessaire. Elle le porte au bien, en lui faisant écouter le sentiment intérieur qui le lui fait desirer.

Le moyen le plus prompt par lequel la sagesse agit sur l'homme est la crainte de Dieu ; sans la crainte de Dieu, tout homme est aveugle, toute nation est égarée.

La crainte de Dieu n'est point petite et avilissante ; elle élève

l'homme et lui donne de la force : celui qui sait craindre Dieu sait s'affranchir de toute autre crainte.

Celui qui craint ses pareils est foible, mais celui qui craint Dieu est fort. La crainte de Dieu encourage l'homme pendant sa vie et le rassure à sa mort ; et c'est alors que celui qui a été sans crainte de Dieu est saisi d'une frayeur éternelle.

De l'Espérance.

De tous les êtres animés, l'homme est celui dont la pensée se porte le plus loin dans l'avenir ; il est le seul dont les vues aillent au-delà de son existence. L'espérance est un sentiment qui lui est particulier ; ce sentiment est dans sa nature et dans son essence, comme un gage de la durée de son être.

Oui, l'homme seul peut embrasser dans ses idées le passé et l'avenir, et l'espérance est un des principes les plus féconds de sa moralité. La crainte et l'espoir le conduisent comme deux flambeaux dans le cours de sa vie ; et l'espoir, en le faisant franchir au-delà de la vie, l'entraîne dans l'éternité. Un sentiment si naturel et si général n'est point un sentiment faux et trompeur.

C'est en vain que l'animal éprouve quelques souvenirs, et que, pour le soin de sa conservation, la nature l'a disposé à quelque foible prévoyance, il ignore son avenir ; le futur ne sauroit ni l'embarrasser, ni le rassurer ; il ne vit en effet que dans le présent. L'homme seul vit dans l'avenir ; l'homme seul espère ; l'homme seul vit dans la totalité de sa vie ; l'homme seul vit dans sa vie au-delà de sa vie même ; et l'espérance, qui ne le quitte jamais, lui révèle son immortalité.

Du Repentir.

Il n'a pas été donné à l'homme faillible d'être parfait ; mais, à défaut de perfection, il faut qu'il reconnoisse ses fautes, il faut qu'il s'en repente, pour les réparer, et pour éviter d'y retomber

La droiture de l'homme qui a failli n'est plus que dans son repentir.

Les fautes et les erreurs détruisent la sagesse et la moralité dans le cœur de l'homme ; le repentir les y ramène et les y rétablit. L'homme irrépentant et orgueilleux dans ses fautes est démoralisé sans retour, et reste inhabile à tout bien.

Le repentir reconcilie les hommes les uns avec les autres et avec eux-mêmes ; le repentir les rapproche de l'auteur de tout bien, leur rend la paix de l'ame, les régénère dans la vertu. Le repentir est une des plus puissantes ressources de la sagesse ; elle mène quelquefois les hommes dans le chemin du bien, plus loin que la régularité même.

De la Réparation.

L'homme porte dans son ame une crainte secrette des jugemens de Dieu sur ses actions, et il a besoin des conseils de la sagesse pour se rassurer et se diriger.

Ses mauvaises actions le mécontentent, et lui font craindre le compte quil en doit rendre au maître de toutes choses ; mais s'il trouve dans son ame de justes motifs de crainte qui le détournent du mal, il y trouve aussi de justes encouragemens qui le ramènent au bien.

Il trouve que si Dieu est juste, il est aussi clément et miséricordieux. Dieu n'est point un juge partial qui ne regarde que le mal commis : il regarde sur-tout le bien, et il met l'un et l'autre dans sa balance paternelle. Si le mal l'emporte, tu dois être effrayé ; si le bien l'emporte, tu dois être rassuré ; si le mal et le bien sont égaux, tu dois espérer, car Dieu est miséricordieux.

Si Dieu n'étoit pas miséricordieux, les plus parfaits seroient dignes de châtiment ; car Dieu ayant donné à l'homme le sentiment pour aimer le bien, la raison pour le connoître, la liberté pour le choisir, une seule faute nous devroit attirer sa disgrace.

Mais Dieu est miséricordieux dans ses jugemens, il laisse entrer dans son éternelle balance les réparations et les bénédictions publiques.

Quand donc tu te seras abandonné au mal, hâte-toi de t'en retirer, hâte-toi de faire le bien pour réparer le mal que tu as fait, et pour le balancer devant le juge suprême.

Cependant tu n'estimeras point sans effroi le mal et le bien que tu auras fait, car Dieu ne réglera point son jugement sur le tien, et il ne t'appartient pas de mesurer sa justice.

Après avoir cru le mal léger et le bien considérable, il arriveroit que tu ne connoîtrois ton erreur qu'au jour décisif où tu ne pourrois plus rien réparer.

Ne te contente pas facilement dans tes réparations. Quelque léger que te paroisse le mal que tu as commis, ne crois jamais avoir assez fait pour le réparer; et pour n'être point surpris au jour où tu entreras en jugement, songe qu'un petit mal exige une grande réparation.

Les prières te donnent la force de réparer, mais elles ne sont point des réparations; il faut faire, pour réparer le mal, des choses utiles.

Les choses les plus utiles aux autres, et les plus pénibles à accomplir, sont les plus grands biens et les meilleures réparations.

Ne doute pas que celui qui meurt pour sa patrie n'efface tout le mal qu'il peut avoir fait, car Dieu est miséricordieux, et il n'a pas donné à l'homme de faire un plus grand bien, et d'offrir un plus entier sacrifice.

Celui encore qui, par des services réitérés, se sera attiré l'estime publique, doit espérer de trouver grace de ses fautes, car les clameurs de tout un peuple déposent en faveur de l'homme faillible au tribunal de Dieu. L'amour de tous fléchit l'être qui renferme en lui l'amour de tous.

Mais, pour bien réparer et pour bien mériter, il faut sur-tout te hâter, et ne rien renvoyer à l'avenir, car la mort invisible te suit; elle peut te surprendre, et te faire tomber vuide de bien

sous la justice de Dieu. Songe qu'un homme n'est quitte envers lui-même, et envers son créateur, que lorsqu'il a fait tout le bien qui a été en son pouvoir.

De la Soumission.

Un des premiers devoirs de l'homme est de soumettre sa pensée. La pensée se porte au loin, mais la sagesse la rappelle, et la remet dans ses bornes naturelles.

L'homme ne peut comprendre que ce qui lui est pareil ou inférieur; l'être moins intelligent que toi ne peut comprendre tes desseins, et toi tu ne peux comprendre les desseins de l'intelligence infinie, de l'Être éternel, de Dieu.

Tu as reçu assez de facultés pour savoir qu'il est, mais pas assez pour savoir comment il est, et nul ne peut le voir ni le comprendre dans cette vie passagère.

Le vent souffle, tu ne sais point qui le pousse; le tonnerre tombe, tu ne sais point qui le lance; le monde te supporte, tu ne sais point qui le contient. Tu vois les effets, tu conçois qu'il existe des causes premières, mais l'ordre éternel est que tu ignores comment sont ces causes premières, pour que tu ne te rendes pas maître des effets de la nature, et que son ordre existe malgré toi. Soumets-toi, soumets ta pensée curieuse. Tes forces sont bornées, ta vue est bornée, ta pensée de même a des bornes.

C'est en vain que tu consulteras tes annales et tes docteurs; tu ne comprendras point ce que Dieu ne veut pas que tu comprennes; tu ne sauras point ce que Dieu a voulu que tu ignores.

La mémoire de l'homme n'est rien en comparaison de l'éternité de Dieu; l'intelligence de l'homme n'est rien en comparaison de l'immensité de Dieu.

Ne lui demande donc jamais compte de ses œuvres, et ne t'enquierts point pourquoi celui-là ne t'a pas fait plus fort, qui pouvoit te faire plus foible, et ne juge point celui qui est ton juge.

Il y a dans la nature des choses dont le principe et la fin te sont connus ; il y en a dont le principe et la fin te sont inconnus ; tu vois que ce principe et cette fin existent, mais qu'ils se perdent à tes yeux sous un voile impénétrable.

Soumets donc ta pensée, et arrête-la où tu sens le terme qui lui est donné ; sache savoir, sache ignorer, sache douter.

De la Nécessité.

Il existe dans le mouvement des choses naturelles des malheurs particuliers et inévitables, contre lesquels l'homme ne doit point se roidir.

La vertu, la beauté périt avant l'âge. Ton ami le plus cher t'est enlevé ; tu perds ton fils qui étoit ton appui, ton frère que tu aimois, ton épouse que tu chérissois. La sagesse te permet alors les regrets et les larmes, mais elle te défend les imprécations et les murmures, et elle ne t'offre de consolation que dans la patience et la soumission.

La destinée, la Providence, la fatalité, la volonté de Dieu, en dispose ainsi. Soumets tes chagrins et tes plaintes à cette puissance suprême, qui seule sait ce qui doit être. Ne te démoralise point par un désespoir insensé, et sache faire de nécessité vertu.

Quand tu verras les maladies détruire les hommes, les tempêtes rouler, la terre se renverser, les montagnes jeter des flammes, ne dis point Dieu a eu tort de faire ces choses, tu ne saurois pénétrer ses desseins. Placé dans un coin de la nature, tu n'en saurois connoître la marche entière, et le monde n'est pas pour toi seul.

Celui qui renverse les montagnes et qui ouvre les abîmes fait aussi couler les rivières, pousser les plantes, mûrir les fruits ; admire-le dans ce que tu ne comprends pas et qui te blesse, comme tu l'admires dans ce que tu comprends et qui te profite ; soumets-toi avec patience en tout ce qui te contrarie sans ressource, à la suprême nécessité.

De la Raison.

La raison est un des plus beaux dons que t'ait fait l'auteur de la nature. C'est par l'usage de la raison que l'homme arrive à la sagesse.

La raison est la faculté de comparer les idées, et de choisir les plus applicables aux objets dont l'homme occupe son esprit.

La raison est active; elle se fait sentir, elle se développe par la pensée et par la réflexion. Elle te porte à chercher la vérité, et elle te la fait aimer lorsque tu l'as trouvée.

L'amour du bien naît avec toi, mais la connoissance du bien s'acquiert par l'usage de la raison. Celui qui aide sa raison par la réflexion, et qui l'exerce par la pensée, la possède entière. L'homme léger, étourdi et vain, qui ne réfléchit point, prend le mal pour le bien, et s'égare sans cesse dans des pensées et des actions déraisonnables.

La raison conduit l'homme à la sagesse; elle est la clef de toutes les sciences, le flambeau qui dissipe toutes les obscurités de l'esprit. Suis sa lumière aussi loin qu'elle peut s'étendre, mais arrête tes regards où elle finit, et ne les enfonce point inutilement dans le vuide.

Le sentiment et le raisonnement sont les deux bases de la raison, les premiers instrumens de la sagesse. Les preuves de la sagesse qui portent sur le sentiment persuadent; elles appartiennent à la morale et à la conscience, une voix intérieure porte à y céder. Les preuves de la sagesse qui portent sur le raisonnement convainquent; elles appartiennent à la philosophie, et leur évidence soumet les esprits.

L'evidence dans le raisonnement est ce dont conviennent tous les hommes de bonne-foi. Or, l'homme raisonne bien lorsque d'un principe évidemment bon, il en fait suivre des idées évidemment bonnes, et qui en résultent évidemment. Le raisonnement évi-

demment contraire à la raison est absurde; il est rejeté par tous les hommes de sens.

L'homme peut s'égarer, soit en raisonnant mal sur de bons principes, soit en raisonnant bien sur des principes mauvais; car le raisonnement emporte souvent l'homme dans des excès, si le sentiment ne le retient et ne le ramène à la raison. Le raisonneur n'est pas toujours raisonnable.

Quand tu te seras éloigné de la raison, un raisonnement réfléchi t'y ramènera; mais évite en raisonnant toute subtilité; sois simple, sincère et consciencieux.

Quand des raisonneurs de mauvaise foi te nieront des choses sûres, et disputeront contre l'évidence, ou qu'ils chercheront à t'embarrasser dans des raisonnemens subtils et contentieux, romps tout entretien avec eux.

Car la raison n'est point dans la recherche des subtilités, mais dans la bonne conduite de la vie, et dans le bon sens. Il n'importe point à l'homme d'accorder des vérités qui paroissent se contrarier, parcequ'il n'en connoît pas tous les rapports, mais il lui importe d'être juste et bienfaisant.

De méchans prêtres ont conseillé aux hommes de renoncer à leur raison; mais tu rejetteras ce blasphême: car Dieu ne te l'a pas donnée pour t'en interdire l'usage.

De la Philosophie.

La philosophie est la science d'établir par des preuves de raisonnement, les principes de la sagesse, indépendamment des preuves de sentiment qui appartiennent à la morale et à la religion. L'idée et le raisonnement se forment et se perfectionnent, mais le sentiment est inné.

Qui dit philosophie dit amour de la sagesse, recherche de la sagesse, étude de la sagesse. La philosophie traite de la sagesse par la doctrine et par l'art, et elle mène à toutes les sciences combi-

nées et artificielles. La sagesse part de la nature, marche avec la nature, et ramène l'homme à la nature.

Les travaux difficiles de la philosophie conduisent les hommes à bien parler, les leçons simples de la sagesse les conduisent à bien vivre ; la philosophie élève l'homme à ce qu'il contemple, la sagesse le ramène à ce qu'il sent ; la philosophie est l'étude, la sagesse est la pratique ; la philosophie règle la pensée, la sagesse inspire l'action.

De la Vérité.

L'homme ne peut savoir la vérité que sur les choses qui sont à sa portée. Ainsi, il t'importe autant de connoître les vérités qui te sont nécessaires, qu'il t'importe de renoncer à connoître celles qui sont hors de ta portée.

La vérité, dans les causes matérielles, est ce qui est et ce qui a été ; dans les choses morales, la vérité est ce qui est bien, ce qui est évidemment utile à tous.

L'homme ne peut voir la vérité morale que dans son effet ; semblable à Dieu, auteur de toute vérité, elle montre son influence, et cache son principe, mais elle prouve son existence par son effet. Dieu étant le principe et le complément de tout bien, nous devons tenir pour vrai tout ce qui est évidemment bien, tout ce qui est nécessaire à l'ordre et au bonheur commun.

Dieu a mis la vérité dans l'ordre des choses ; elle est naturelle, elle est simple, elle est évidente, elle pénètre, elle se fait sentir. Elle est douée d'un charme qui touche. Le prodige qui te la prouve est de la voir triompher de toi.

Connois-toi ; la vérité est dans toi. La vérité est révélée à tous, ou n'est révélée à aucun. Dieu n'a pas prouvé la vérité par des miracles particuliers à quelques-uns, et il ne montre pas sa puissance en blessant sa justice.

Celui qui demande des miracles et des prodiges pour preuves de

la vérité est un insensé et un superstitieux ; et, s'il étoit exaucé, il perdroit, car alors sa confiance forcée seroit sans mérite.

Dieu ne peut-il pas contraindre le cœur de l'homme, et le porter irrésistiblement où il veut ? Il le peut sans doute, mais il ne le fait point, car il a fait mieux ; il a donné à l'homme le sentiment pour aimer le vrai, la raison pour le connoître, et la liberté pour le choisir. Il aide l'homme à arriver au vrai, il ne l'y contraint point.

Dieu a sur-tout donné à l'homme la liberté pour qu'il soit vertueux par son propre choix, pour qu'il soit honorable et digne de récompense.

La vérité est révélée à tous les hommes de bonne volonté, et l'homme ne peut découvrir la vérité que par l'usage de la raison ; elle ne peut être prouvée que par la raison, elle ne doit être établie que sur la raison. Elle n'a besoin pour être sentie, ni de miracles, ni de prodiges ; car l'œuvre de Dieu n'est point imparfaite.

Des Qualités de la Sagesse.

Toutes les qualités qui rendent l'homme bon descendent de la sagesse, et sont une même chose avec elle : celui-là est le plus avancé dans la sagesse, qui réunit le plus de qualités, et qui en use avec le plus d'intelligence.

Les qualités capitales de la sagesse sont la justice, la prudence, et la force. La force est la faculté de soumettre ses penchans à sa volonté. La prudence consiste à ménager les passions d'autrui pour l'utilité commune. La justice est la volonté constante de rendre à chacun ce qui lui est dû.

Vient ensuite la générosité, qui se livre pour le bien ; la franchise, qui se dévoue à la vérité ; la modestie, qui modère l'orgueil ; la douceur, qui entretient la paix ; la discrétion, qui fait taire les choses fâcheuses ; la patience, qui fait endurer les maux inévitables.

Les autres qualités de la sagesse sont innombrables, et rentrent toutes dans l'une des trois capitales, dont elles sont des modifications. C'est dans la connoissance qu'on acquiert de chacune d'elles qu'est la science de la sagesse; c'est dans le bon usage qu'on fait de chacune d'elles qu'est la possession de la sagesse.

Le bien résulte de l'usage combiné avec intelligence des qualités de la sagesse, car quelquefois ce qui est juste n'est pas absolument bien; quelquefois ce qui est prudent n'est pas absolument bien; et quelquefois, pour faire le bien, il faut renoncer à l'une ou à l'autre des qualités de la sagesse. Il faut méditer dans ces occasions, pour choisir ce qui convient; mais il faut, pour renoncer à l'une des qualités de la sagesse, qu'il y en ait une plus instante qui détermine.

Par exemple, si celui qui a confié à un autre son épée la lui redemande étant devenu furieux, il sera juste de la lui rendre, il sera prudent de ne la lui rendre pas, et il faudra préférer la prudence à la justice, car ce sera le bien dans cette occasion. La sagesse embrasse toutes les qualités, mais elle résulte de leur exercice mesuré selon les occurrences.

De l'Excès.

Rien de trop est un des préceptes essentiels de la sagesse. Elle avertit sans cesse l'homme qui la médite qu'aucun excès n'est bon, même dans ce qui étoit bon dans son principe; que tout excès est destructif de la sainte morale, et que sa perfection est dans sa précision.

L'excès du courage devient férocité; l'excès de la prudence, pusillanimité; l'excès de la patience, bassesse; l'excès de l'émulation, jalousie; l'excès du raisonnement, subtilité; l'excès de la confiance, crédulité; l'excès de la religion, superstition; l'excès de la liberté, licence; l'excès de la propriété, envahissement. Tout excès détruit son principe, comme tout édifice trop élevé retombe sur lui-même.

En consultant la sagesse, tu apprendras à saisir le juste milieu de toutes choses, le point où la perfection doit s'arrêter. C'est la sagesse qui te découvrira la borne certaine au-delà, et en-deçà de laquelle ce qui est bien, ne se trouve point.

De la Compassion.

Parmi les sentimens que l'homme tient de l'auteur de son être, la compassion est celui d'où découle le plus de moralité, celui qui est le germe de la sociabilité.

L'homme pâtit naturellement dans son semblable; son mal l'afflige, sa joie le réjouit, ses cris l'appellent irrésistiblement, ses desirs le touchent : il se contente en le contentant, il se fâche en le fâchant, il s'irrite en l'irritant; et tout ce qu'il éprouve de passions étant seul, il l'éprouve davantage en l'éprouvant avec les autres.

C'est le sentiment de la compassion, porté à un plus haut degré dans l'homme que dans toutes les autres créatures, qui lui rend la sociabilité naturelle, et c'est sur-tout de ce sentiment, porté au bien, que dérive la perfection de toute sociabilité

N'étouffe donc jamais dans ton cœur le sentiment de la compassion. Ne résiste point à tes entrailles, qui se soulèvent pour ton semblable, qui te font souffrir en lui, qui te font plaisir en lui, et songe qu'en épurant le sentiment expansif de la compassion, en y obéissant quand il te commande, tu peux arriver par lui à toutes les merveilles de la moralité, aux plus hauts effets de la sagesse.

De la Vertu.

La vertu consiste à faire le bien avec force, avec intrépidité, même à son propre préjudice; à faire le bien aux dépens de son repos, de sa vie, de sa gloire même.

Celui qui ne fait pas à autrui ce qu'il ne voudroit pas qui lui fût fait est un homme de bien; mais celui qui fait à autrui plus

qu'il ne voudroit qui lui fût fait est un homme vertueux.

Celui-là n'est pas vertueux qui, se voyant malheureux après avoir suivi le bien, murmure contre la sagesse éternelle lorsqu'il succombe, car il n'a point été donné à l'homme vertueux de ne point périr. Le lâche périt aussi, et sa perte est nulle et sans mérite. La mort que l'homme vertueux subit entretient l'existence de tous, c'est une mort pleine de vie.

L'homme vertueux est le soutien du peuple, l'ame de la société qui le posséde, et sa récompense est au-dessus des facultés humaines. Celui qui pèse les cieux peut seul peser les mérites de l'homme vertueux. C'est lui qui est le principe de la vertu, c'est lui qui sait ce qu'il lui réserve. Ce n'est pas pour rien qu'il a fait la vertu sublime, semblable à lui, et admirable à tous.

Semblable à Dieu, la vertu crée et anime. Tout homme qui la voit se sent enflammé à l'exercer, il a honte de ses sentimens rampans, il se transporte en idée à la vertu, non point par imitation, mais par l'intelligence du bien qui se développe en lui. La vertu produit la vertu.

Quand des scélérats énergiques font le mal avec courage, il s'élève des hommes vertueux qui font le bien avec courage. Et alors, de lutte à lutte, de force à force, de violence à violence, la victoire demeure au bien, car le bien fait avec énergie, écrase le mal fait avec énergie. Le bien est le ralliement de tous les hommes, et c'est la vertu qui le fait prévaloir.

De l'Honneur.

Il y a de l'honneur à bien faire tout ce qu'on fait, à se prendre à tout avec intelligence et justice, et par des voies qui plaisent à tous. L'homme vertueux fait le bien gratuitement et par énergie, l'homme d'honneur fait le bien pour se conserver l'estime.

Celui-là est honnête et honorable, qui ne se conduit que selon le bien dans toutes ses entreprises, et qui ne fait rien que de bienséant dans ses actions les plus indifférentes.

Ne refuse point l'estime à celui qui la cherche pour l'honneur, car il honore la société en comptant sur sa justice, et tu lui dois honneur pour honneur. Celui qui refuse son suffrage au mérite et à la bonne conduite commet un larcin, et manque à l'honneur.

L'honneur reste à l'homme de bien dans l'adversité, et il le console et l'affermit. Il encourage les hommes à bien faire, tandis que la honte, en multipliant les maux des méchans, détourne de les imiter.

L'honneur est la parure sociale de la sagesse. L'honneur est à l'ame ce que la propreté est au corps de l'homme. Il l'embellit, il la dispose, et l'accoutume au bien. Tout homme ne peut atteindre à la vertu; nul homme ne peut se dispenser de l'honneur.

De l'Amour.

Quoique l'Être suprême paroisse trop élevé au-dessus de toi pour te lier à lui par le sentiment de l'amour, cependant la contemplation de sa bonté te donne une paix et une assurance qui t'amène à l'aimer.

Ainsi, l'homme que la sagesse inspire a plusieurs flambeaux devant lui, la crainte des jugemens de Dieu, et l'amour dû à ses bienfaits; il craint Dieu comme juge, il l'aime comme père.

L'amour du bien confond l'homme qui en est rempli dans l'amour de Dieu, principe de tout bien, et dans l'amour de ses frères et de sa patrie, qui est le complément de tout bien.

L'amour est sur-tout le lien des sociétés, et par l'amour tout se soutient, tout s'ordonne, tout se moralise parmi les hommes. L'amour est la vie de l'univers social.

Tout homme sage a donc l'ame ouverte à l'amour de Dieu comme principe de tout bien; à l'amour de lui-même, pour s'entretenir dans la justice et dans l'habitude du bien; à l'amour des hommes en général, pour leur bien faire et pour leur bien vouloir; à l'amour de sa famille, pour lui donner les secours qu'elle a

droit d'en attendre, mais tous ces amours se confondent dans l'amour de la patrie, qui les embrasse tous, et par lequel l'homme social se moralise, et rend force pour force au peuple qui le soutient.

Aime Dieu, aime toi, aime les tiens, aime les humains; mais aime ta patrie et tes concitoyens, car l'amour de la patrie doit renforcer et completter tous les autres amours. Le bien qui est fait à ton concitoyen, est fait à toi; le mal qui lui est fait, est fait à toi; car son œil, est ton œil: son bras, est ton bras : sa force est ta force.

La sagesse prescrit toutes ces sortes d'amours, et les doctrines qui n'en admettent qu'une seule pour principe, sont insuffisantes et imparfaites.

De l'Amitié.

Un amour général lie entre eux les concitoyens, chez un peuple qui suit la sagesse : mais chaque homme en particulier se plait à se lier avec quelqu'autre d'une amitié plus intime, et l'amitié est aussi recommandée par la sagesse.

Car Dieu à donné à l'homme un sentiment de parité, et tout homme se satisfait en fréquentant celui qui lui agrée par son humeur et par son caractère.

Ne refuse donc point de te lier d'une amitié particulière avec d'autres hommes; mais que ce soit avec des hommes qui pratiquent le bien, car il n'y a de véritable amitié que dans la vertu.

Que si tu te lies avec le méchant, tu deviendras méchant comme lui, et tu perdras bientôt tes mœurs et ton ami. L'amitié n'est point solide dans le mal : mais l'amitié fondée sur la vertu et l'estime, est seule durable et bonne.

L'amitié calme les inquiétudes, éclaire les conseils, renforce la conduite, soutient la foiblesse, encourage à la vertu, console dans l'adversité, et augmente la jouissance dans les succès.

Ton ami sera ferme contre tes ennemis, mais foible contre toi.

L'amitié

L'amitié veut être ménagée Elle s'entretient par les bons offices et par la douceur. Elle vit d'égards et d'attention; et c'est ainsi qu'elle honore ceux qu'elle lie.

Sois fidèle à ton ami : cherches-le sur-tout dans l'adversité, et ne révèle jamais son secret : celui qui est incapable de secret, est incapable d'amitié et de conseil : il est semblable à un vase fêlé, qui ne peut contenir aucune liqueur.

Du Conseil.

Lorsque ton esprit flottera entre des contrariétés dans tes démarches importantes, la sagesse te recommande d'aller te fortifier par le conseil de quelque homme expérimenté et prudent. Les sociétés des hommes où règne le conseil, s'entretiennent dans la paix, dans la prospérité et dans la force.

Le conseil est une action sainte et réciproque : tout homme a droit au conseil d'un autre : et tout homme doit le conseil à celui qui le lui demande de bonne foi. Le conseil est dans la main de celui qui le donne, comme un flambeau où plusieurs allument le leur, et qui n'en reste pas moins entier à celui qui le possède.

Il arrive trop souvent que celui qui a le plus besoin de conseil, est celui qui le redoute le plus, et tel est l'effet de la vanité ; et que celui qui est en état de prendre avec lui-même un bon conseil, veut cependant s'autoriser de celui d'un autre, et tel est l'effet de la sagesse.

Celui qui sait demander conseil, est par cette prudence même en état de se le donner à lui-même : mais c'est pour lui une consolation et un accroissement de force, que de s'autoriser de la prudence d'autrui. Le conseil éclaire, enhardit et justifie.

Ne demande point conseil au paresseux sur le devoir de travailler ; au soldat lâche, sur la nécessité de combattre ; au prêtre fanatique, sur le culte que tu dois rendre à Dieu. Demande conseil à un homme désintéressé, qui sache sentir, dire, et faire le bien.

Lorsque tu donneras un conseil, tu oublieras de même ton intérêt, et tu ne consulteras que le bien, et si l'on ne le suit pas, tu n'en concevras point de haine; car un conseil n'est pas un ordre.

De la Politesse.

La politesse rend faciles et sans aigreur tous les mouvemens que les hommes sont obligés de faire, les uns vers les autres, pour leur utilité commune. Elle naît d'une disposition continue à la bienveillance, et elle est l'ornement et le lien des sociétés.

Elle est au nombre des choses recommandées par la sagesse : les hommes sensibles l'acquièrent par l'usage : elle s'acquiert aussi par la tradition : il y a beaucoup de choses convenues pour la politesse, qui ne tombent point sous le sens, et qu'il t'importe d'apprendre et d'observer par égard pour tes concitoyens.

Etudie donc la tradition des usages civils, afin de rendre exactement tous les offices qui en dépendent. Ne manque pas de les rendre à celui qui t'est inutile, comme à celui qui t'est utile; car, la politesse n'est pas une marchandise, mais une distribution gratuite d'obligeance pour le bien commun.

Respecte les magistrats; sois officieux aux vieillards, aux femmes, aux personnes distinguées par leurs vertus et par leurs talens; défends la vierge innocente, soutiens l'enfant timide, témoigne de la bienveillance à tous les hommes, et abstiens-toi d'exciter leur inimitié, ou leurs passions, par une conduite non ménagée. La dureté envers tes concitoyens est injuste et odieuse, et la brutalité annonce l'homme qui n'use pas de sa raison.

La perfection de l'état social dans les actions importantes, est la pratique des vertus éminentes, telles que le courage, la justice la prudence. Sa perfection dans les actions de détail, est une vertu moins relevée, mais toujours essentiellement recommandée, la politesse.

De l'Hospitalité.

L'hospitalité est au nombre des devoirs de la société; et l'hos-

pitalité prescrit aussi des devoirs. Elle est un lien saint qui fortifie l'amour parmi les hommes, et qui y entretient la paix et l'harmonie.

Saisis l'occasion de recevoir dans ta maison ton concitoyen, ton ami, ton parent, ton allié. Amènes-y aussi l'étranger, afin qu'il t'aime, et qu'il aime ta patrie. Lie-toi avec tes concitoyens par des festins: honore-les par tes fêtes, et reçois avec reconnoissance celles qu'ils te font.

Lorsque tu vois un étranger loin du gîte à l'approche de la nuit, ne le laisse point aux injures de l'air, et accorde lui une retraite et des alimens. Ne rebute point le voyageur, égaré dans les champs que tu connois. Indique-lui avec affabilité sa route, et marche devant lui pour l'y mettre, s'il est nécessaire. Ce soin est un devoir de l'hospitalité. Donne aussi azile au pauvre qui cherche à travailler : et si tu as des moyens, ne chasse point de ta maison la veuve soumise, et l'orphelin sans soutien, qui implore ta pitié.

N'afflige jamais celui qui t'a reçu dans sa maison avec bonté, celui qui t'a laissé reposer sous son toît. Ne médis point de tes hôtes, et ne divulgue point le secret de leur maison. Ce seroit abuser de leur confiance et violer l'hospitalité.

Lorsque tu seras reçu chez un peuple étranger, la règle de l'hospitalité exige que tu respectes ses lois, que tu te conformes à ce qui te paroîtra bien dans ses usages, et que tu te taises sur ce qui te paroîtra mal, sans mocquerie et sans insulte. L'hospitalité qu'il te donne, te défend de le désobliger.

Du Pardon.

Un des devoirs les plus importans de la vie est, sans doute, d'entretenir la paix dans la société des hommes, en mettant un frein à sa fureur et à sa violence.

Ne conçois point de haîne contre tes concitoyens, pour leurs

manquemens envers toi. Pardonne leur leurs offenses légères, comme tu veux qu'ils te pardonnent les tiennes.

Soigne à ne point offenser les autres, et n'exige pas d'eux le même soin : c'est à ce prix que tu acquerras l'amitié de plusieurs. Celui qui modère sa colère dans les offenses qu'il reçoit en acquiert de l'avantage : le chien qui mord la pierre qui l'atteint, se brise les dents.

Cependant celui qui a été offensé gravement, doit à la société la poursuite de l'offenseur, afin que son indulgence n'encourage point les méchans.

Mais celui qui a été offensé légèrement, doit à la société l'oubli de l'offense, afin que son ressentiment ne trouble point la paix.

Mais quand tu auras été offensé gravement, ne t'en venges point par des moyens clandestins ou violens, vas aux magistrats, et poursuis les malfaisans selon les lois.

Toute offense grave doit être punie : toute offense légère doit être pardonnée. Celui qui poursuit la vengeance des offenses légères, trouble la paix : et celui-là trouble aussi la paix, qui néglige la poursuite des offenses graves.

Du Bonheur.

Lorsque tu voudras envisager et connoître les sources du bonheur, tu trouveras qu'il n'y a de vrai bonheur que dans la pratique du bien, de plaisir pur que dans la connoissance du bien, et d'étude satisfaisante que dans la recherche du bien.

L'homme de bien est toujours en paix avec lui-même. Une douce joie l'accompagne sans cesse : il se réjouit du bien qu'il fait : il se réjouit du bien qu'il reçoit : il se réjouit du bien qu'il voit faire. Tout le bien qui l'environne, contribue à son bonheur.

Les richesses, la puissance, la renommée, sont le fruit du travail, ou les dons de la fortune : le méchant peut les obtenir. Ces choses donnent des satisfactions passagères, et ne donnent point le

bonheur. Mais comme le bonheur est dans la pratique du bien, tous peuvent l'acquérir, le riche comme le pauvre, le foible comme le puissant, le fameux comme l'ignoré.

Le méchant au contraire, sent qu'il est pauvre de quelque chose au milieu des richeses, qu'il est ignorant au milieu des sciences, et solitaire au milieu des sociétés. Le bien seul unit les hommes aux autres, et à eux-mêmes : le bien seul les rend satisfaits et heureux.

Les succès des méchans sont finis. Leur terme se borne à leurs actions momentannées; mais le contentement de l'homme de bien. est infini. Il rappelle le passé sans repentir, il voit le présent sans inquiétude, et il envisage le plus sombre avenir sans effroi.

Le bonheur a son principe et sa fin dans la confiance en l'Etre suprême, dans l'amour des hommes, dans l'espoir d'un avenir tranquille.

Du Mépris.

Quand tu verras des hommes manquer de sens, ne les insulte point par le rire du mépris. Le mépris sépare les hommes les uns des autres, et il les égare : il les met dans leurs cœurs au-dessus les uns des autres, et il les trompe.

La mocquerie est aisée, mais elle est petite. La mocquerie engendre la division. La mocquerie est l'arme des tyrans.

Elève-toi gravement contre les maux graves ; endure les petits maux avec patience, et ne te mocque jamais. L'homme mocqueur sera bientôt abandonné : le peuple mocqueur sera bientôt opprimé.

Le rire de la bonté est agréable et salutaire; mais le rire du mépris est injuste et insensé. Celui qui conçoit de la joie du mal, n'est point bon.

Celui qui se livre au rire, se rend incapable de réfléchir; il s'abandonne lui-même, il se dérègle, il se perd. Le mépris, la moc-

querie, le rire immodéré naissent d'un amour propre vain, et ils ne mènent qu'à la légèreté et au mécontentement.

Le rire immodéré est ennemi de la sagesse : le bonheur de l'homme n'est point dans le rire : il est dans la paix avec soi-même et dans la conscience du bien.

Des Jugemens.

Exerce ton discernement ; mais garde-toi d'être léger dans tes jugemens. Les jugemens hasardés sont souvent injustes, et deviennent la source de très-grands maux.

Ne juge point de l'intérieur d'un autre. Ne cherche point à découvrir les intentions cachées : ne pratique aucune inquisition secrette, et laisse le dedans à juger au grand juge.

Celui qui est téméraire dans ses jugemens, loue et condamne, blâme et approuve souvent la même chose sans la comprendre : celui qui juge avec réflexion, reste invariable dans ses décisions.

Ne regarde point les actions des hommes par leurs mauvais côtés. Ne blâme point sur-tout les hommes utiles aux autres, parce que tout n'est pas bien en eux. Considère que leurs foiblesses sont ordinaires et communes à tous, mais que leur vertu est extraordinaire, et la force de leur ame au-dessus de toute mesure.

Le mal est sans cesse près du bien, et tous les hommes font des fautes. Si donc, tu es obligé de pardonner beaucoup à qui a peu mérité, tu dois pardonner infiniment à qui a infiniment mérité.

De la Parole.

Si l'homme a été doué d'un grand avantage parmi les créatures par la faculté de la raison et du raisonnement, que de grâces n'a-t-il pas à rendre à l'Etre suprême, du don de la parole qui est l'instrument de toutes ses communications, le lien de toute sociabilité ?

La parole est une chose excellente dans le sage : elle devient

pernicieuse dans le méchant : elle est dangereuse dans l'homme irréfléchi.

L'homme contentieux, subtil, et vain, abuse de la parole ; mais le menteur et le calomniateur, en abusant des paroles, tourne au plus grand mal ce qui lui a été donné pour le plus grand des biens.

Celui qui dit des paroles fausses, trouble l'ordre des sociétés : mais celui qui dit d'autrui le mal qui n'est pas, assassine par la parole. La calomnie est le plus grand des maux qui résulte de l'abus des paroles.

La sagesse te commande la vérité et la discrétion dans les paroles. Celui qui agit beaucoup, parle peu. Celui qui parle beaucoup, agit peu, et dépense inutilement sa force en parole.

C'est par la transmission de la parole, par la peinture des paroles, que l'homme peut s'aider de la pensée de tous les autres hommes, arriver à la sagesse par un chemin plus court, et se lier avec les peuples les plus anciens, comme avec les plus éloignés. Le bon usage de la porole est un enchaînement de merveilles.

Des Promesses.

Les promesses entre les hommes, sont un des premiers effets des paroles ; lorsqu'elles ne sont point écrites, elles tiennent à la conscience, et elles sont décidées par les principes de la sagesse ; lorsqu'elles sont écrites, elles sont décidées par les lois.

Celui qui fait à un autre une promesse, s'entoure moralement d'un lien qu'il ne peut rompre sans crime, et dont il ne peut se dégager qu'en l'acquittant, ou lorsque celui à qui il s'est engagé, l'en dispense.

La promesse de l'homme est valable, lorsqu'en la faisant, il avoit l'usage de sa raison et de sa liberté. Mais il est dispensé de tenir les promesses qu'il a faites étant hors de sens, et celles qui lui ont été arrachées par la force.

Toutefois il faut qu'il consulte sa conscience ,qu'il ne présume pas trop de son droit , et qu'il s'appuie de la décision de plusieurs hommes sages , pour valider sa dispense dans ces occasions.

Celui qui fait des promesses à Dieu , et qui s'engage par des vœux , manque de sens, et ne sauroit se lier par de telles promesses: parce que Dieu a fixé à l'homme ses obligations , et que ce n'est point à lui à y ajouter. Et celui qui se fait des promesses à lui-même , s'en tient quitte quand il veut.

De la Richesse.

Cherche à pourvoir à tes besoins par le travail , et travaille sans cesse pour les autres et pour toi ; paye par tes soins le prix de ta vie à tes concitoyens , et ne fais point des richesses le but de tous tes desseins. Les grandes richesses sont un poids difficile à porter selon la justice. Elles imposent à celui qui les possède des devoirs de plus , et elles lui ôtent souvent la force de les remplir.

Les richesses excessives détachent les hommes du bien : elles corrompent celui qui les possède : elles corrompent aussi celui qui ne les possède pas et qui les envie. Les richesses engendrent l'oisiveté : l'oisiveté amène à tous les vices.

Le riche corrompu ne voit point l'assistance qu'il reçoit du peuple ; il ne voit que ses possessions , et il croit que c'est à elles qu'il doit tout. Il compte pour rien les sueurs et le sang de ceux qui lui maintiennent bénignement ces choses; il n'a point d'amour, et il n'en recueille point , et il reste isolé , au milieu de ses trésors.

Mais celui qui fait un emploi de ses richesses selon la justice et la bonté , répand les consolations sur les autres , et sur lui-même ; il devient un des mobiles du bon ordre dans les sociétés , et il peut beaucoup pour rallier les hommes égarés , sous l'étendard de la sagesse.

La générosité est la vertu du riche ; la patience est la vertu du

pauvre. Use de la richesse avec humanité, supporte la pauvreté avec courage. Le plus riche ne jouit pas doublement des dons de la nature. Aide-toi; le ciel t'aidera.

Le riche judicieux ne retient point de salaire du pauvre, et ne lui rend point difficile les moyens de travailler, et celui-ci le bénit et l'honore. Celui qui vit du travail de ses mains, est semblable à une lampe que le riche est chargé d'entretenir, en y mettant à propos l'huile qui en soutient la lumière.

Le riche qui possède beaucoup de champs, et qui les laisse incultes, ou qui les emploie à un luxe inutile, en dérobe les fruits au pauvre, et abuse des lois. La sagesse ordonne sur-tout au riche de faire fructifier pour la société, les champs que la société lui conserve.

O riche! ne méprise point les malédictions des foibles. Empresse-toi, au contraire, de leur donner satisfaction, dès que tu entends leurs plaintes s'élever contre toi, et n'aie point la vaine confiance de croire que leurs cris ne peuvent t'atteindre, ni te nuire.

Les malédictions des foibles, qui paroissent légères et sans force aux riches arrogans, sont comme l'eau qui s'élève d'abord en vapeur vers le ciel, mais qui retombant ensuite sur la terre en déluge, y porte la destruction, et renverse les plus grands arbres.

Si donc tu es puissant par tes richesses, ne te regarde pas au-dessus des plus pauvres, et ne te sépare point d'eux. Souviens-toi que tu ne serois rien sans eux, et que ce sont les pieds qui soutiennent la tête, bien qu'ils soient souillés de poussière.

La sagesse prescrit aussi des devoirs au pauvre envers le riche qui l'accueille, et qui lui facilite sa vie. Elle lui défend de jetter de la boue dans la fontaine où il s'est désaltéré.

Pauvre, n'attente point à la prospérité du riche, en envahissant sa chose. Riche, n'attente point à la propriété du pauvre, en lui rendant difficile sa vie, et si la fortune vous sépare, n'oubliez jamais que la sagesse seule peut vous réunir; n'oubliez jamais

qu'il n'y a entre vous que guerre et malheur, si la sagesse ne vous réunit.

De la Religion.

La religion est une même chose avec la sagesse et avec la morale, avec cette distinction que l'homme religieux adhère aux dogmes de la morale, par soumission à l'autorité, tandis que l'homme sage et moral adhère à ses dogmes, par sentiment, par raison et par réflexion.

Les magistrats, les hommes réfléchis, possèdent la sagesse; le peuple entier possède la religion; car, on peut avoir la religion, sans posséder toute la sagesse; mais aucun n'a la sagesse, qu'il n'ait encore la religion.

La sagesse est une chaîne éternelle qui joint la terre au ciel, le passé à l'avenir, les ancêtres à la postérité, tous les hommes entr'eux. La sagesse est la science première, le complément des principes.

La religion est l'observance sainte parmi les hommes, des leçons capitales de la sagesse. Ses dogmes sont : la confiance en Dieu, l'espoir d'un avenir rémunératif, la bonté envers les humains, l'adhésion aux cérémonies du culte, prescrit par les lois. Elle est enfin la profession publique de soumission et de moralité, que les citoyens se doivent les uns aux autres.

La religion est révélée à tous. Tous les hommes en trouvent le germe dans leur cœur; et l'autorité des hommes de tous les tems et de tous les lieux, entraîne tout homme en particulier à s'y soumettre. C'est un fleuve majestueux qui coule avec le genre humain; nous en voyons le cours, mais son commencement et sa fin se perdent dans l'éternité.

L'homme aime à se soumettre et à reconnoître son infériorité, il augmente sa force, en éprouvant lui-même sa foiblesse. Les prières, en l'abaissant devant l'Être suprême, l'élèvent au-dessus

de lui-même, le consolent, et le fortifient. Les sacrifices le font se complaire dans la générosité et dans la reconnoissance. Il jouit de ce qu'il offre à Dieu, des dons les plus précieux qu'il en reçoit. Les prières intelligentes, les sacrifices purs honorent les peuples, et prouvent que la sagesse les conduit dans leurs institutions.

Il importe que les hommes en société s'unissent dans les temples pour s'élever à Dieu qui les assemble pour leur bien. Le temple est le type des habitations qui leur servent d'abri, et dont ils doivent consacrer les plus belles à celui qui leur a donné l'intelligence de les construire en se rassemblant.

Le feu doit brûler dans les temples : le feu est une chose sainte; Le feu est l'image de la pureté ; le feu est un des symboles de l'union des hommes. Il brûlera dans les temples, en mémoire de la formation des sociétés, comme il brûle dans les foyers domestiques pour l'utilité des familles.

L'eau sera conservée dans les temples en mémoire des biens que les hommes en reçoivent, et comme un des principaux secours qu'ils doivent se donner réciproquement. L'eau est encore un symbole de pureté et d'union.

Le peuple qui suit la sagesse dans l'exercice de son culte et de sa religion, n'offre point à Dieu de sacrifices sanglans, et ne tache ses autels d'aucune offrande impure. Le pain et le vin, les huiles et les sels qui sont les élémens de sa subsistance, doivent avec le feu et l'eau, les fruits et les fleurs, faire les seules matières de ses sacrifices, et de ses saintes cérémonies.

L'encens qu'il fait fumer sur ses autels, est le symbole de son union, et de son élévation vers l'Être suprême qui l'a entouré de tant de jouissances.

Les prêtres sages n'approcheront des autels, que purs et parés ; ils feront les cérémonies avec recueillement et gravité, mais ils ne s'érigeront point en maîtres et en conseils dans les sociétés ; et ils ne prendront leur mission que du peuple.

Unis-toi avec tes concitoyens dans les temples, les jours de

fête ordonnées par les lois. Honore-les par la pureté de ton corps et par la parure de tes habits. Prends part à leurs sacrifices, symboles de détachement, de soumission et de reconnoissance. Chante avec eux les cantiques et les hymnes saints ; partage leurs prières et leurs vœux. La voix du peuple réuni atteste la présence de Dieu.

Prier Dieu, l'adorer, reconnoître sa puissance, console l'homme et le satisfait ; la pensée de sa dépendance, de la présence, de l'attention de Dieu, sur-tout ce qui existe, le rassure et l'affermit. Le temple est le lieu où l'homme social se régénère dans le bien ; c'est-là que son espoir se fortifie par l'espoir de son concitoyen, son repentir, par son repentir, son vœu, par son vœu.

L'homme sauvage est averti de ses devoirs par ses besoins ; il réfléchit peu, il ne prie point, et il ne se prosterne devant Dieu qu'au bruit du tonnerre. Mais l'homme social doit prier souvent, pour qu'il ne s'endorme pas sur ses devoirs, par la facilité de ses jouissances, et qu'il modère ses penchans indiscrets.

Dieu t'a donné le sentiment intérieur pour t'avertir de tes devoirs. Mais c'est par la réflexion et par la prière que tu développeras ce sentiment, c'est par la prière que tu te convaincras qu'un de tes premiers devoirs, est la soumission, et que la source de toute ta force, est dans la reconnoissance de ta foiblesse.

Une république qui fonde ses lois sur la sagesse, n'adopte qu'un culte pur ; elle en prescrit la police et l'exercice, et elle tolère les cultes étrangers ; mais par tolérance même, une république sage ne doit point tolérer dans son sein, tout culte intolérant, tout culte qui tend à s'isoler du gouvernement, tout culte où le prêtre affecte une domination exclusive sur les esprits, tout culte qui blesse l'humanité, la raison, ou le droit des gens.

De la Superstition.

La superstition est un abus de la religion, et un exagération de ses pratiques. La religion éclaire les hommes et ne les abrutit

point ; mais la superstition abrutit les hommes, et ne les éclaire point. La superstition est un excès de crédulité dans les choses saintes, auquel la sagesse te défend de te livrer.

La superstition éloigne l'homme de la raison ; elle change sa croyance éclairée en crédulité aveugle, sa vertu en frénésie, sa soumission en servitude, sa piété en fanatisme.

Les sorts, les prestiges, les divinations, les mystères, sont des inventions de la superstition, que les mauvais prêtres accréditent, pour augmenter leur puissance, et faire un commerce de la religion.

Quand des prêtres superstitieux te parleront de prodiges, tu ne les croiras point ; car rien n'arrive dans l'univers contre l'ordre de la nature. C'est Dieu qui a établi cet ordre, et Dieu ne sauroit ni se répentir, ni changer.

Le prêtre superstitieux te poussera par des subtilités, et te dira que Dieu a, sans changer, mis dans l'ordre éternel d'interrompre quelquefois l'ordre apparent pour prouver la vérité aux hommes. Mais tu lui répondras que l'ordre que tu vois, est pour toi un fait incontestable, et que le désordre que tu n'as pas vu, n'est qu'une parole sujette à erreur ; il y a d'ailleurs des choses dans la nature qui te paroissent des prodiges, et qui n'en sont point.

Le superstitieux te dira encore que si tu rejettes ses prodiges, tu ne dois point donner foi aux annales, et croire les faits passés, qui ne te sont témoignés que par les paroles des hommes, et tu ne laisseras pas de croire aux annales, parce que le témoignage des hommes suffit pour donner foi aux choses possibles et naturelles.

Les oracles, les sorts, les divinaisons, les prophéties, sont encore des superstitions, dont la sagesse t'ordonne de te garantir ; nul homme n'a de pouvoir sur la destinée d'un autre, que par les moyens naturels. Nul homme ne peut prédire l'avenir à coup sûr, et les plus prudens ne le prévoient que par l'expérience du passé, et par l'intelligence accordée à tous.

Quant aux choses mystérieuses de la nature auxquelles la sagesse te conseille de soumettre ta curiosité, parce qu'elles sont hors de ta portée, saches les respecter. Mais que cette soumission ne te soit point une occasion d'adhérer aux mystères absurdes que les prêtres superstitieux enseignent pour asservir les esprits. Le peuple, à qui de méchans prêtres feront croire des mystères absurdes, sera enchaîné par des tyrans.

La sagesse t'avertit de mettre un frein à ta méditation et à tes recherches; il est des choses dans la nature qui passent la portée de ton intelligence, comme il en est qui passent la portée de tes bras. Tu respecteras les choses mystérieuses de la nature, qui passent ta raison : elles sont sacrées : tu rejetteras celles qui contrarient ta raison, elles sont fausses. La superstition commence, là, où la raison finit.

De l'Impiété.

Des hommes dénaturés, chassent de leur cœur la religion, et n'en vivent pas moins; comme il y en a qui vivent avec des membres arrachés et un corps mutilé; mais les hommes sans religion, les impies, n'ont point le complément de la vie sociale.

Les impies disent qu'il n'y a point de Dieu. Ils s'éloignent de la religion, ils ne suivent point de culte, et ils supportent avec peine le frein des lois.

Les impies n'ont de Dieu qu'eux-mêmes; ils ne voient qu'eux, ne trouvent qu'eux en toutes choses. Ils sont eux-mêmes le commencement et la fin de tous leurs discours, le principe et le but de toutes leurs actions.

Les impies mettent la sagesse dans l'incertitude des principes, dans le mépris des autres, dans l'attachement exclusif à eux-mêmes, mais leur principe est fragile, leur moralité est courte. Ils se détachent insolemment de la chaîne du genre humain, et ne rendent point à la société les forces qu'ils en reçoivent.

Mais l'impie se punit lui-même : car l'impiété conduit à la misantropie. Ce n'est point assez de mépriser ses semblables : l'impie obstiné va jusqu'à les haïr. Il a un amour de lui-même si vain, qu'à force de s'aimer, il hait tous les autres hommes ; il n'a d'indulgence que pour lui, il est mécontent de tous, et cet état est déjà pour lui un supplice.

Celui que l'impiété jette dans la misantropie, devient facilement furieux, et dit que c'est un malheur de vivre quand ses souhaits immodérés ne sont pas accomplis : cependant la vie est un bonheur continu. L'air que tu respires, la clarté que tu vois, ont un charme infini. Celui qui est accablé de douleurs, respire encore avec satisfaction : et le plus malheureux quitte la vie a regret, lorsque l'impiété n'a point corrompu son ame. L'impie, en s'éloignant de Dieu, devient ennemi des hommes, et dangereux à lui-même.

Ce sont les méchans prêtres et les superstitieux qui provoquent l'impiété. Des inconsidérés, rebutés des désordres des superstitieux, se portent à des désordres contraires. Ils rejettent des principes vrais, parce qu'ils en voyent tirer de fauses conséquences. Ils disent qu'il n'y a point de Dieu, parce qu'ils voient des méchans abuser du nom de Dieu.

Les superstitieux disent aux hommes : Croyez tout. Les impies disent aux hommes, ne croyez rien; mais celui qui consulte la sagesse, sait où il faut porter la croyance, et où il faut l'arrêter. Et il reste ferme et paisible avec lui-même, au milieu des contrariétés et des divagations des autres.

De l'Enthousiasme.

L'enthousiasme est une modification dont tous les esprits actifs sont capables. C'est un échauffement d'imagination qui porte à vouloir des choses extraordinaires. Quand il germe dans des hommes instruits et disciplinés, il les porte aux choses,

grandes, utiles, glorieuses, et il leur donne l'énergie nécessaire pour les opérer. Il est alors, force, courage, génie. Appliqué à l'amour de la patrie, il engage à remplir hautement, et quoiqu'il en coûte, tous les devoirs sociaux ; et c'est-là où l'enthousiasme se déploie avec les plus heureux effets, et sans inconvénient.

Mais quand l'enthousiasme s'empare d'hommes ignorans, dépourvus de principes, ou voués à leur seule ambition, il est alors opiniâtreté, inquétude et manie. Il abuse, il égare, il renverse, il détruit, il peut bouleverser et anéantir l'état le plus affermi. Les ambitieux inspirent d'abord leur enthousiasme factice à des hommes de probité trop faciles, dans lesquels il devient un enthousiasme vrai, et ceux-ci le faisant passer à d'autres, il se forme de proche en proche une masse de volontés, un parti qui acquiert des forces en avançant, qui résiste, qui dispose, qui exécute ; et un peuple est déjà trop engagé, lorsqu'il commence à s'apperçevoir qu'il a eu tort de se déterminer. Heureux alors le peuple à qui il reste assez de force pour tourner les attentats de ses agitateurs au bien commun.

Telles sont les suites funestes de l'enthousiasme inspiré par des ambitieux sur des motifs illusoires. Quand ces motifs ont rapport à la religion, on le nomme plus particulièrement fanatisme. Il n'en est que plus aveugle et plus dangereux, et le progrès des maux qu'il fait est alors d'autant plus grand, que le motif en est plus sublime et plus respectable.

Il n'y a plus pour un fanatique de devoirs que ceux de sa secte, d'intérêts, de rapports et de liaison que par sa religion et sa secte. Il n'est plus capable d'attention que pour les choses de sa secte et de sa religion. Et il en est tout semblable à un voyageur qui, au lieu de se servir de la lumière du soleil pour éclairer sa marche, fixe les yeux uniquement sur cet astre, et perd enfin la vue pour prix de sa stupide admiration.

L'enthousiasme est excellent, même indispensable dans les armes et dans les arts, parce qu'il y a toujours un but utile et glorieux.

glorieux. Il est presque toujours nuisible dans la politique, dans les conseils. Mais c'est dans la religion qu'il entraîne le plus de maux, parce qu'il y a des effets plus étendus et plus incertains; et c'est justement dans la religion qu'il est le plus inutile, car la religion est par elle-même une chose si réfléchie, que tout enthousiasme et toute exaltation d'esprit ne peut que la blesser et la corrompre.

Le propre de l'enthousiasme est de pousser l'homme à des efforts : le propre de la politique est de le diriger par la prudence : le propre de la religion est de le ramener à lui-même par le recueillement. Que celui donc qui cherche à prendre pour règle la sagesse se défie de l'enthousiasme appliqué à la politique et à la religion.

De l'Idolatrie.

La considération assidue que tu feras de la sagesse, t'apprendra que l'idolâtrie est une foiblesse à laquelle les peuples se laissent aller facilement; mais que ceux-là sont les peuples les plus près de la sagesse qui ont la force de s'en garantir.

Les idoles sont des objets matériels, sous l'apparence desquels les hommes conviennent de considérer Dieu, et cette convention est respectable, en ce qu'elle a de religieux et de saint.

Les moins égarés des peuples idolâtres, sont ceux qui ont pris pour idole le soleil : car la méditation révèle à l'homme sage l'être moral qui anime tout; mais le soleil paroît à l'homme grossier, le dieu physique du monde.

D'autres peuples ont pris pour idoles des images d'hommes : ils ont suivi les allégories de leurs poëtes, personnifiant toutes les qualités de la sagesse dans une famille d'idoles, dont le chef représentoit Dieu; et ils le figuroient armé du tonnerre, annonçant la puissance, commandant la soumission.

D'autres ont pris pour idoles les images de leurs sages et de leurs héros : d'autres ont eu pour idoles des figures symboliques d'animaux, analogues aux qualités de la sagesse.

D'autres ont eu pour idoles leurs alimens considérés symboliquement : d'autres, le livre où étoient écrites les leçons de la sagesse qu'ils suivoient. D'autres enfin ont eu pour idoles leurs prêtres, et ont fléchi le genou devant des hommes coupables de mensonge et d'insolence.

Les sages détournent les peuples de l'idolâtrie, et les loix qui ont pour base la sagesse, rejètent tous les cultes idolâtres, pour ne point mêler d'erreur et d'excès dans un devoir social qui ne doit mener qu'au bien.

Ce n'est pas que les peuples soient répréhensibles de mettre dans leurs lieux consacrés les images de leurs sages et de leurs héros, mais pour en honorer la mémoire, non pour les adorer ; leurs autels ne doivent être élevés qu'à l'être invisible qui gouverne toutes choses. Il a parlé à l'homme par la pensée, et ce n'est que par la pensée que l'homme doit le contempler.

Du Corps.

Bénis Dieu sur la structure de ton corps ; elle renferme le témoignage le plus grand de sa bonté pour l'homme, et de l'ascendant qu'il lui a donné sur tout ce qui existe. Le corps de l'homme est une leçon de sagesse.

Tu vois les os distribués pour la solidité du corps, les muscles pour ses mouvemens, les nerfs pour ses sensations. Le sang entretient toutes ces parties, en se modifiant diversement, et il passe de génération en génération.

La tête élevée vers le ciel renferme le cerveau, siége de l'ame. Les nerfs partent du cerveau, qui reçoit et envoie par eux les esprits sensibles dans tous les membres.

La poitrine renferme le cœur, siège du sang ; le cœur fait circuler le sang par tout le corps ; il le reçoit par les veines, il le renvoie par les artères, et il l'assaisonne d'air dans les poumons.

Les intestins sont le siége de la nutrition. L'estomac reçoit les

alimens que la bouche prépare avec desir. Les entrailles en pompent les plus excellentes parties pour en former le sang, qui répare sans cesse le corps et qui est le principe de la vie.

L'agilité de toutes les parties de ton corps, la force et la sûreté de tes pieds, la dextérité de tes mains, la vue, l'ouie, le toucher, le goût, l'odorat, toutes les facultés dont ton corps est doué, te doivent rendre reconnoissant sur l'excellence de ton partage, parmi les êtres.

Tu donneras des soins à ce corps si bien construit pour ton bonheur. Tu l'entretiendras dans la propreté. Tu le laveras fréquemment. Tu en arroseras d'eau pure tous les membres. Tu pourras laisser ta tête, tes pieds et tes mains découverts, mais tu couvriras de vêtemens toutes les autres parties de ton corps, et tu le maintiendras dans des attitudes décentes, graves et bien ordonnées.

La propreté et la bonne tenue du corps amène à la pureté de l'ame, et au bon ordre dans les pensées. La sagesse règle l'ame, en disciplinant le corps, qui en est la demeure et l'instrument.

Ne fais donc aucun excès dans tes alimens et dans les plaisirs que la nature et le bon ordre de la société te permettent; et ne souilles ton corps par aucune impureté. Sois sobre, sois chaste, sois continent, et n'abuse ni de l'amour, ni des festins.

Lorsque de sombres chagrins s'empareront de ton ame, au point d'affliger ton corps, ne passe pas ta vie sans faire quelques voyages. Le pélerin développe son ame comprimée et assainit son corps. Il se ravive par la vue des variétés de la nature, par le spectacle des différentes mœurs. Celui qui étoit languissant en revient fortifié. Celui qui étoit bon en revient meilleur.

Visite les lieux célèbres par les lois, par les arts, par les monumens de l'intelligence humaine. Visite les tombeaux des hommes qui ont fait honneur à l'homme. Foule la terre que leurs pieds

ont foulée, et tu rentreras content dans tes foyers.

Quand tu éprouveras des maladies, et que ton corps sera affligé par des infirmités ; tu peux recouvrer ta santé, ou entretenir ta vie par les soins des hommes savans qui s'adonnent à étudier la nature, et à secourir l'humanité. L'habile médecin est participant de la sagesse. Il soulage les maux du corps, quand les douleurs ne sont pas extrêmes.

Mais quand les maux sont extrêmes, saches mourir, c'est ta destinée dès ta naissance. Il faut que ton corps retourne aux élémens dont il est formé, et que ton ame aille rejoindre l'être des êtres.

Quand l'homme est au moment de sa mort, il lui importe peu que sa vie ait été courte ou longue. Le moment est le même pour tous : celui-là seul meurt sans effroi, qui a rempli de bien les jours qu'il a reçus.

Honore l'homme jusqu'après sa mort, respecte en lui ton semblable et ton avenir, donne lui la sépulture avec révérence, et ne souffres point que l'humanité soit contristée par le spectacle de sa défaite.

De la Famille.

La famille est le commencement des sociétés humaines, et par conséquent le commencement de tous les devoirs réciproques, le premier degré de la moralité. Du bon ordre des familles naît le bon ordre des républiques.

L'homme a un corps robuste, un cœur courageux, un esprit énergique. Sa force est grande, sa stature est haute. C'est à lui à cultiver la terre, à forger les métaux, à bâtir les maisons, à défendre les cités, à vaquer aux fonctions publiques.

La femme a un corps délicat, un cœur sensible, un esprit timide. C'est à elle à donner des soins à ses enfans et à sa maison, à plaire à son époux. Les choses particulières sont son partage.

Le bon époux honore et fait honorer la femme qui s'est mise à sa merci ; il la soutient, il la soulage, il la console, et ne lui impose point des choses pénibles.

La bonne épouse aime, encourage et glorifie l'époux qui l'a choisie, et qui veille à sa sûreté et à son repos. Leur union et leur fidélité réciproque sont le premier fondement de la prospérité de la famille.

Les hommes méchans, qui pèchent contre la sagesse, sont l'horreur des sociétés des hommes, et on les soumet au joug des lois, mais les femmes obtenant plus d'indulgence, il arrive que les méchantes femmes font plus de mal encore, par l'impunité qu'on leur accorde plus long-tems.

La méchante femme ne s'occupe qu'à se parer, et à attirer à elle l'attention par des artifices et des ornemens faux ; elle fuit le travail et les soins de sa maison ; elle est avare et voluptueuse, elle se plaît avec les hommes mocqueurs et violens, elle est ennemie de la subordination, elle sème la division parmi ceux qui l'écoutent, elle n'endure point qu'ils s'occupent de la sagesse et de leur patrie, elle veut que toujours ils l'entretiennent, la contemplent et l'admirent.

Celui qui écoute une méchante femme devient vain, inutile, et ennemi de sa patrie. Il t'importe d'éviter la méchante femme, car elle est la désolation des familles, la ruine des républiques, et elle amène des maux innombrables dans les sociétés. Le mal qu'elle y fait est semblable au travail de l'insecte caché, qui détruit les plus beaux fruits.

Mais les époux réunis par la sagesse et par l'amour font le bonheur de la famille, la force de la république, l'honneur de la société. La femme courageuse multiplie autour d'elle le bien.

Le bon père doit la nourriture et des soins à ses enfans jusqu'à leur âge fort ; il leur doit aussi de leur rendre facile la connoissance de la sagesse. Il doit les diriger vers le bien, les détourner du mal ; mais il doit sur-tout agir devant eux selon le bien, afin qu'ils

l'aiment par habitude, comme par sentiment et par raisonnement.

A mesure que leur raison se développe, il doit les initier à la vérité, leur apprendre à sacrifier leurs passions à la paix, pour qu'ils ne soient point brutaux, et qu'ils puissent vivre dans les sociétés.

Le bon père entretient la subordination dans la famille, il châtie l'enfant indocile, il éloigne le méchant serviteur. C'est aux enfans et aux serviteurs à obéir aux péres et aux maîtres, pour qu'ils puissent commander à leur tour avec sagesse; car celui qui sait bien obéir sait bien commander.

La subordination est nécessaire; elle n'abaisse point l'homme, elle le différencie, elle le localise, elle le fortifie. La subordination est la force de la famille. Elle fait la tranquillité des parens, l'honneur des enfans et des serviteurs, le lien de la république.

Les enfans, même en âge fort, ne doivent jamais manquer de respect à leurs auteurs. Les pères et les maîtres ne leur doivent point les offices civils, et ils ne leur sont dûs par les autres citoyens que lorsqu'ils commencent à être utiles dans les sociétés, que lorsque, par leurs moyens physiques et moraux, ils deviennent capables d'y rétablir des familles.

Les familles commencent, finissent, se renouvellent; les nations vivent sans cesse. Les hommes se font passer de race en race le flambeau inextinguible du peuple; les foibles l'obscurcissent et le ralentissent, les forts l'attisent et le raniment. Les vertus des familles font la force publique.

Des Gouvernemens.

Une méditation suivie de la sagesse te montrera que, si la sagesse doit régir les hommes en particulier, elle doit les régir aussi en général, et que les gouvernemens des peuples dérivent aussi de la sagesse, et prennent leurs principales règles dans ses préceptes sacrés. S'il est important aux hommes de se connoître

comme hommes, il leur est également important de se connoître comme peuples.

Les peuples se font gouverner de différentes manières dans leurs républiques, et il y a parmi les nations trois espèces principales de gouvernemens; le démocratique, l'aristocratique, et le monarchique.

Le gouvernement est démocratique lorsque le peuple, se réservant l'autorité, se régit lui-même, et s'assemble pour traiter les affaires publiques, et les décréter à la pluralité des voix.

Le gouvernement est aristocratique lorsque le peuple met l'autorité entre les mains d'un petit nombre de magistrats. L'aristocratie est de trois sortes: naturelle, lorsque la magistrature est dévolue aux anciens: élective, lorsque le peuple choisit ses magistrats: héréditaire, lorsque les fils succèdent aux magistratures de leurs pères.

Le gouvernement est monarchique lorsque le peuple met l'autorité entre les mains d'un seul. La monarchie est de trois sortes: naturelle, lorsque le plus âgé est reconnu pour roi: élective, lorsque le peuple se choisit lui-même un roi: héréditaire, lorsque le fils hérite de la royauté de son père.

Il est ensuite parmi les nations d'autres gouvernemens mixtes, qui participent d'une espèce et d'une autre, mais qui se rapportent toujours à l'un de ceux-ci. Il y a aussi des excès de gouvernemens qui sont l'effet de la corruption des sociétés: et de la perversité des magistrats, tels que la tyrannie ou le despotisme, qui arrive lorsque les magistrats usurpent l'autorité, ou qu'ils en abusent, et l'anarchie, qui arrive lorsque, l'autorité étant méconnue, la confusion se met dans toutes les parties de l'état.

Quand les peuples sont arrivés à ces extrémités, il leur importe de revenir à un gouvernement régulier et fondé sur la loi, mais tout homme sage doit vivre en paix sous le gouvernement qui le régit, et éviter d'y provoquer des révolutions, toujours funes-

tes à la génération qui les éprouve. Et lorsque, par fatalité, les révolutions sont faites, tout homme sage doit travailler de toute sa puissance à les tourner au bien commun.

De la Souveraineté.

La sagesse t'apprend que les peuples sont les maîtres souverains de la terre, et que quoiqu'ils abandonnent presque toujours l'usage de la souveraineté à leurs gouvernemens, elle ne cesse jamais de leur appartenir.

Les peuples sont des corps collectifs à qui l'indépendance est un droit. Ils ont un pouvoir absolu et arbitraire, qui n'est réglé que par le droit des gens, et dont ils ne doivent compte qu'à Dieu ; ils sont nommés par excellence puissances de la terre.

Les forces publiques résident essentiellement dans les peuples, les magistrats et les princes que la sagesse anime ne travaillent que pour l'intérêt des peuples, ils ne font aucun acte public sans s'autoriser du suffrage des peuples, car c'est aux peuples qu'il appartient de connoître ce qu'ils veulent, et nul n'a droit de les violenter.

Le suffrage public se fait connoître, ou par des formes régulières, ou par acclamation, ou par le silence, pourvu qu'il ne soit point forcé ; et lorsque le plus grand nombre parmi le peuple a donné son suffrage, s'il est contraire au tien, tu ne laisseras pas de t'y soumettre, car le suffrage du peuple est saint, celui qui va contre le vœu public est séditieux, la voix du peuple est la voix de Dieu. Les actions du peuple sont la volonté suprême.

Les peuples, comme souverains et comme puissances, sont naturellement séparés les uns des autres par races, par pays, et par gouvernemens. Les peuples les plus parfaitement peuples, sont ceux qui sont réunis par tous ces rapports. Un peuple est heureusement situé, lorsque l'espace qu'il occupe est circonscrit par des démarcations naturelles de mers, de fleuves et de montagnes, lorsque cet espace est assez grand pour fournir à

une nombreuse population, et pas assez étendu pour lui empêcher de se soutenir et de se correspondre.

Les peuples qui cherchent à étendre leur souveraineté et leur domination sur les autres peuples : les peuples qui souffrent que leurs princes subjuguent sans motifs les autres peuples, s'éloignent également de la sagesse, et leurs attentats retournent contre eux-mêmes.

De la sanction.

Tout ce qu'un peuple choisit pour objet de sa vénération est saint, tout ce qu'un peuple se réunit à observer est sanctionné, et cependant, parmi les choses tenues pour saintes, il peut en être de mauvaises. Les peuples souvent abusent de leur souveraineté, et se font du mal, et c'est ainsi que Dieu les punit par eux-mêmes de leur propre corruption.

Les choses qui ont reçu leur sanction par l'autorité des puissans, sans l'acclamation libre des peuples, ou par un esprit de passion, de vertige et d'aveuglement, peuvent être mauvaises, et c'est alors aux sages à en détourner les peuples, à les éclairer sur leurs erreurs, et à les faire revenir sur leur sanction.

Les choses mauvaises, tenues pour saintes parmi un peuple, ne seront attaquées ni avec mépris, ni avec violence, mais avec respect et longanimité, et en rétablissant les préceptes de la sagesse, car la sagesse peut seule détruire ce qui est mauvais parmi les institutions tenues mal-à-propos pour saintes, elle seule est très-sainte, et elle a reçu sa sanction avant toutes choses, par le premier acte de souveraineté des peuples.

De la Loi.

Un des premiers effets de la souveraineté du peuple est le consentement général qu'il donne à une loi, ou à des coutumes qu'il approuve tacitement.

La sagesse suffit pour diriger l'homme en particulier dans la société, mais non pour diriger la société en général, et il faut au peuple une loi positive, outre la sagesse, qui n'est qu'un code de conseil.

Une loi est une convention acceptée librement par le peuple, connue du peuple, rédigée par des hommes agréables au peuple; une loi règle les devoirs et les droits des citoyens, depuis le gouvernement jusqu'à la famille.

La bonne loi est invariablement fondée sur la justice; elle fait le bien du peuple en général, elle fait le bien du citoyen en particulier, car le citoyen s'oublie pour la loi, mais la loi ne l'oublie point, et veille sans cesse pour lui.

La bonne loi est courte et d'une intelligence facile, elle n'entre point dans les détails. Le magistrat en prend l'esprit, et son intelligence s'en accroît; c'est-là que la lettre tue, et que l'esprit vivifie.

C'est la chose la plus précieuse aux hommes qu'une bonne loi, elle fait d'un peuple inhabile un peuple intelligent, d'un homme foible un citoyen courageux. Par la loi, un peuple est heureux ou malheureux, glorieux ou avili, foible ou puissant. La bonne loi fait le bon peuple.

Les préceptes de la sagesse ont sur les hommes dociles l'autorité de la raison. Les ordonnances de la loi ont sur les hommes indociles l'autorité de la force du peuple. Sans les lois, les méchans désoleroient les sociétés.

Un peuple est civilisé lorsqu'il suit des lois et des principes de sagesse; un peuple est barbare lorsque, sans lois, il vit soumis à des maîtres; un peuple est sauvage, ou plutôt l'homme est sauvage, lorsqu'il vit dans les champs, sans lois, sans maître et sans cités.

De l'État social.

Pour te bien connoître sous tous les rapports, la sagesse t'ap-

prend que l'homme a deux états essentiels, l'état sauvage et l'état social. Ces deux états sont naturels à l'homme, et en tout bien pesant, on trouve que l'état social est celui qui lui est le plus naturel, puisqu'il s'y livre par-tout.

Quoi qu'il en soit, on nomme sauvage celui qui vit dans les champs, à l'aventure, sans société, sans convention, sans discipline. Cet état est celui qui impose à l'homme le moins de devoirs, mais c'est aussi celui qui lui offre le moins de ressources, et où il court le plus de risques. Et c'est pourquoi on rencontre peu d'hommes complettement sauvages.

Plusieurs moralistes ont égaré les hommes, en donnant à l'homme sauvage seulement la qualité d'homme naturel, d'homme dans l'état de nature, tandis que l'homme sauvage et l'homme social sont l'un et l'autre naturels, l'homme social étant seulement d'une nature plus combinée.

En examinant la différence qui existe entre l'homme sauvage et l'homme social, tu trouveras que l'un peut se livrer sans injustice aux premières impulsions, mais qu'il faut que l'autre réfléchisse, et qu'il ne se détermine dans ses actions qu'en raison des nœuds qui le lient à la société dont il est membre.

Ce rapport composé forme la moralité de l'homme social. De là, le bien et le mal, le juste et l'injuste, l'honnête et le déshonnête. C'est par là que celui qui dans la société ne suit les penchans naturels qu'autant qu'il ne blesse point le droit des autres, est un homme juste, raisonnable et civil, et que celui qui, sans égard à la retenue des autres envers lui, suit le mouvement de ses passions au détriment des autres, est un homme injuste, un insensé, un méchant.

Ainsi, quand on te donnera l'état sauvage pour le type de l'état de nature, tu sauras te garantir de cette erreur. La nature dans l'homme social doit fournir le fond de tout, paroître en tout, animer tout, mais sous des formes appropriées à l'état de société dans lequel il vit. L'un et l'autre est naturel, mais le

sens naturel leur impose à tous deux une conduite différente. Revenir à la nature n'est pas revenir à la brutalité et à l'insociabilité.

Sans étouffer la nature, l'homme social doit ne point se livrer sans examen à ses premières impressions. Il est naturel de suivre ses penchans, mais il est naturel aussi de réfléchir, d'être juste, d'être bon, et c'est sous ce dernier aspect qu'on doit toujours envisager la nature dans l'état social.

Du Droit des gens.

Le combat d'homme à homme n'est permis que dans une attaque imprévue chez les peuples civilisés ; la cité intervient pour vuider la dispute, et justice doit être faite aux plaignans selon les lois.

Mais le droit d'accorder les peuples entr'eux n'a été donné à aucun sur la terre. Un peuple est un corps indépendant qui, ainsi que l'homme sauvage, a le droit d'attaquer et de se défendre, et d'user de sa force pour se conserver. La guerre est de droit naturel.

Si un homme sauvage, affamé, dispute à un autre les fruits des champs, il le fait sans blesser la justice, parcequ'il n'y a point entr'eux de convention, mais l'humanité lui défend de l'attaquer s'il est sans besoin, et s'il n'en reçoit aucun tort.

Tel est le droit de la guerre, tel est le droit naturel, tel est le droit des gens. Tel est le principe des guerres offensives et défensives, tel est le rapport de peuple à peuple. Le droit des gens consiste encore à tenir pour licite dans le particulier tout ce qui est de la défense naturelle de l'homme.

Les autres préceptes du droit des gens descendent de ce principe ; ils sont en petit nombre, et tombent sous le sens. Les peuples qui blessent ces principes, et qui abusent de leur force pour en dominer d'autres sans besoin, sont punis par des revers inattendus. Le bonheur abandonne bientôt les peuples qui in-

tentent des guerres injustes. Leurs succès tournent à leur ruine intérieure. Leurs mœurs se dépravent, et plusieurs générations supportent la peine de leur ambition.

Les vainqueurs doivent élever, après la bataille, un autel et un trophée, et, en rendant grace à Dieu, rentrer promptement dans l'humanité et la bonté, car le Dieu des armées est le Dieu de la paix. Il peut seul assurer les succès, et les arrêter dans la justice. Les vaincus doivent s'humilier, et demander à traiter pour épargner le sang des hommes. Les vaincus ne doivent point être opiniâtres, ni les vainqueurs intraitables; et la guerre ne doit être faite que dans la vue de la paix; la guerre ne doit être faite que pour soutenir la justice par la force.

Le bon soldat est un des plus fermes appuis de la sagesse. En se dévouant pour le soutien de sa patrie, et pour le triomphe de la justice, le soldat se dévoue à la pratique de toutes les vertus.

De la Propriété.

Un des principaux motifs des conventions que font les hommes dans les sociétés est la sûreté des possessions, la propriété. Celui qui attente aux propriétés enfreint, dans ce devoir, tous les devoirs.

L'homme est entré en société pour augmenter la sûreté de sa personne, et pour acquérir la sûreté de sa chose. Il a voulu que tout ce qu'il pourroit posséder, par travail ou par don, lui fût conservé, comme il s'est engagé à conserver aux autres tout ce qu'ils peuvent posséder au même titre.

Tu respecteras la propriété de ton concitoyen, et tu concourras avec tous pour le garantir de l'homme violent qui voudroit l'envahir. Tu l'honoreras dans sa maison, tu ne moissonneras point dans son champ, tu ne retiendras point sa chose, tu ne violenteras point sa personne, tu n'attenteras point à sa vie, tu iras jusqu'à respecter son corps mort. Telle est la base antique des sociétés.

Tu ne maudiras point l'ordre social, quand tu verras l'un manquer de propriétés, tandis que l'autre en abondera ; car telle est la fatalité. Mais un bon gouvernement garantit aussi à l'homme dénué le maintien de sa propriété, qui est sa vie. Il y a abus des lois dans toute république où le pauvre laborieux et méritant est exposé à périr.

Les contrats qui conservent à chaque homme en particulier sa propriété sont saints. Mais les contrats qui perpétuent les propriétés parmi de certains hommes, ou de certaines familles, sont contraires au droit commun. Les propriétés doivent être absolues, et celui qui les possède n'a pas le droit de leur rien imposer dans les générations futures. Il ne peut lui être permis que d'en régler le passage à sa mort, pour le bon ordre des familles.

Les bons gouvernemens assurent la circulation, la division, et la franchise des propriétés, pour entretenir l'amour du travail par la facilité d'acquérir. Mais un gouvernement qui voudroit entretenir un partage égal des propriétés, en faisant vivre le peuple en commun, se dissoudroit par sa trop grande perfection même. La vie commune éteint toute émulation, tout soin de l'avenir, favorise la paresse, et ne produit que l'indifférence et l'ennui, par une uniformité contraire au vœu de la nature. Il faut que celui qui travaille plus, puisse plus posséder. La différence des propriétés tient à la liberté. La propriété commune et inaccroissable est une sorte d'esclavage.

Tu payeras, avec exactitude, les contributions pour l'entretien de ta république ; et, s'il le faut, tu sauras, pour la soutenir, lui offrir ta propriété et ta vie.

De la Liberté.

Tout homme naît pour être libre. La liberté est un don que Dieu a fait à l'homme, et que nul ne peut lui ôter sans crime. Quand des tyrans ôtent aux hommes la liberté, les hommes per-

dent le pouvoir d'être libres ; ils n'en perdent jamais le droit, et ils sont toujours recevables à l'exercer, lorsqu'ils en trouvent les moyens.

La sagesse amène à la liberté, et la liberté amène à la sagesse ; celui qui possède l'une, acquiert bientôt la jouissance de l'autre. L'homme libre ayant l'exercice de toutes ses facultés, en fait un usage naturel en se portant à la jouissance de la sagesse ; et la sagesse à son tour, apprend à l'homme libre, à faire un bon usage de sa liberté.

La liberté de la pensée appartient à tous ; elle ne peut-être ôtée à l'homme énergique, et il en jouit même dans l'esclavage. La liberté civile consiste, à pouvoir faire tout ce qui n'est pas contraire aux lois, et nuisible aux autres. La liberté politique existe chez un peuple, lorsqu'il est lui-même maître de son gouvernement, et qu'il en nomme les agens, sans assujétissement, et sans dépendance.

La liberté politique est mère de la vertu, mais elle est compagne des dangers. L'homme foible préfere un tranquille esclavage à une périlleuse liberté ; mais l'homme généreux préfère une périlleuse liberté à un tranquille esclavage.

Dans l'homme sauvage, la liberté des actions n'est restreinte par aucun contrat ; elle n'a de frein que sa bonté, et ne finit, qu'où finit sa puissance. Mais dans l'homme civil, la liberté des actions est restreinte par les conventions auxquels il est censé s'être soumis.

Quand l'homme civil obéit aux lois, il ne fait que ce que son intérêt et sa raison bien dirigée lui demande ; et il ne cesse point d'être libre, quand il se contraint pour remplir ses devoirs ; il ne fait alors qu'astreindre sa volonté du moment, à sa volonté de tous les tems.

Un des caractères de la liberté, est donc d'être soumis à une loi à laquelle on ait consenti, ou à laquelle on puisse se soustraire, si l'on veut, par l'absence. Cependant, quoique l'homme civil

soit libre d'abandonner son pays, si la loi lui déplait, il agit contre la sagesse, lorsqu'ayant joui des avantages d'une société, il cherche à la quitter, quand il peut lui être utile.

Quand les sociétés des hommes deviennent anciennes sous le même régime, la longue possession des magistratures y amène, quelquefois, l'inégalité des races. Mais c'est un abus et une erreur dont la sagesse ordonne aux peuples de se garantir soigneusement; car cette inégalité est un attentat à la liberté. L'homme n'est point libre, quand il est obligé de reconnoître une supériorité dans celui qui est né son égal. La seule supériorité est due aux magistrats, aux vertus, aux talens, et à l'âge, chez les hommes libres.

Du Libertinage.

Nous sommes souvent trompés par l'apparence du bien; l'amour naturel que les hommes ont pour la liberté, conduit l'homme irréfléchi au libertinage, qui est l'abus de la liberté, la haine de la soumission, l'horreur de la discipline; et c'est un des plus grands maux qui résultent de l'apparence trompeuse du bien.

L'homme aime naturellement le bien, et le libertin, même, s'y porteroit toujours, s'il pouvoit toujours le suivre, sans se soumettre aux instructions; mais une envie mal entendue d'être libre, fait qu'il se porte au contraire du bien, par la seule raison que le bien est prescrit.

Le libertin dit dans son cœur: Les leçons de la sagesse sont conseillées par les anciens: elles sont recommandées par les magistrats, par les pères de famille, par tous les hommes prudens; tant de gêne me déplait: je suis libre; j'userai de ma liberté, et je ferai le contraire de la sagesse.

Cet inconvénient de l'amour de la liberté, vient de l'orgueil, et la sagesse t'avertit de t'en garantir, en te rappellant que la soumission aux choses raisonnables, loin d'abaisser l'homme, l'élève et le fortifie. La discipline est un des plus utiles effets de

de la société ; et le libertin est insensé de vouloir se soustraire aux règles communes de la raison, qu'il établiroit lui-même, si elles ne l'étoient point.

Des Arts.

Parmi les choses publiques qui influent sur le sort des peuples, et sur leurs mœurs, la sagesse place les beaux arts. Les beaux arts sont un effet de la civilisation parfaite ; les beaux arts sont la parure des sociétés humaines.

Les beaux arts tiennent à la sagesse, parce que le goût de ce qui est bien, conduit au goût de ce qui est beau. La sagesse apprend à juger de ce qui est bien ou mal : elle conduit aussi à juger de ce qui est beau ou laid ; elle ordonne le bien ; elle se plaît dans le beau.

L'unité, la simplicité, la propreté, sont les sources de la beauté, les principes des beaux arts. Une chose est plus ou moins belle, plus ou moins parfaite, selon qu'elle est plus ou moins dégagée de ce qui lui est étranger et incohérent.

Les beaux arts bien dirigés, font la gloire d'un peuple, ils lui font aimer sa patrie ; ils y entretiennent la paix ; ils y réunissent les citoyens ; ils encouragent aux bonnes actions ; ils portent aux entreprises intelligentes ; ils excitent à la vertu. Un peuple qui rejette les beaux arts, est barbare et sans développement.

La poësie est le premier des beaux arts ; la poësie, sur-tout, tient à la sagesse. Le poëte couvre la vérité d'un voile ingénieux, pour la faire paroître avec plus d'éclat, pour la faire retenir avec plus de plaisir. Le poëte doit conduire l'esprit des hommes à la sagesse, par des chemins fleuris et parfumés.

Cependant les poëtes sages sont rares, et les nations abondent en poëtes téméraires, qui abusent de leur art, et qui dirigent l'attention des hommes, vers des objets frivoles ou défendus.

L'harmonie des paroles et le charme des allégories, ont une

grande puissance sur l'esprit des hommes. Mais l'éternelle sagesse fait bientôt rejetter les ouvrages des méchans poëtes, qui ne sont point conformes à ses préceptes; car l'homme raisonnable ne prise point un breuvage vil, quoiqu'il lui soit présenté dans une coupe d'or.

Les allégories, les paraboles, les fables et les fictions des poëtes qui sont instructives, intelligibles et exprimées précieusement, font les délices des sociétés. Les poësies dans lesquelles sont chantés les sages, les héros, les hommes bienfaisans et utiles à leur patrie, sont plus durables que les monumens de marbre et d'airain. Elles rendent les poëtes immortels, en entretenant de siècle en siècle l'émulation du bien et la célébrité parmi les peuples.

Recherche donc l'étude des lettres, et applique-toi à les répandre, et à les propager. Les lettres font circuler l'intelligence parmi les hommes; elles sont la source des sciences, le centre de la discipline; le principe de l'embellissement.

La peinture, la sculpture, l'architecture et la musique, sont encore au nombre des beaux arts, et lorsque les peuples en savent faire un bon usage, ils acquièrent par eux beaucoup de prééminence et de force.

Mais l'excellence des beaux arts ne doit point faire négliger la pratique des arts mécaniques. Ils sont estimables, ceux qui fabriquent les ustenciles de la cultivation, ceux qui font les choses commodes à l'homme, et tous ceux qui travaillent utilement de leurs mains. Les sociétés sont fondées sur leurs travaux.

Sur toutes choses la sagesse recommande le travail des champs. La nature y appelle tous les hommes; le pauvre lui doit ses bras, le riche lui doit ses soins. Ainsi donc, qui que tu sois, homme public ou privé, cultive la terre, ou pratique un art d'utilité ou d'embellissement, afin de n'être pas un fardeau dans la société, et de payer à tes concitoyens le prix de ta vie. Les arts mécaniques nourissent l'homme: les beaux arts l'honorent et le disciplinent.

Quoique les beaux arts ne soient point nécessaires, ils sont utiles,

ils sont honorables, ils sont recommandables. La terre qui produit les fruits qui nourrissent, produit aussi les fleurs qui récréent. Les beaux arts sont les fleurs des sociétés humaines, et ce qui est agréable, n'est pas moins dans l'ordre des choses, que ce qui est absolument nécessaire.

De la Patrie.

Tout homme se doit à sa patrie, et c'est dans l'amour de la patrie qu'est le centre de tous les devoirs, le foyer de toute moralité. C'est la nature qui t'a commencé, mais c'est la patrie qui t'a achevé; c'est la patrie qui te porte, et qui te conserve. C'est à la patrie que tu appartiens tout entier.

Ne manque donc jamais à ta patrie, porte la sans cesse dans ton cœur et dans ta pensée. La patrie est la terre où reposent tes pères, la patrie est le sol qui te nourrit, la patrie est le gouvernement qui te garantit, la loi qui te soutient, la société qui t'accueille. Tu n'as que toi à donner pour tant de biens, donne toi donc sans réserve, tu ne peux jamais être acquitté.

Que celui qui aime sa patrie a de force pour remplir ses devoirs, avec quelle facilité il se détermine dans toutes les circonstances pour le bien! Aucun effort ne lui coûte; tout sacrifice l'honore. Toute moralité lui est acquise. Fils pieux, époux sensible, père tendre, maître juste, serviteur fidèle, ami sincère, conseil utile, soldat courageux, magistrat intègre, toute bonne qualité est renfermée dans celle du bon citoyen. Travaille donc sans cesse à l'acquérir; c'est la perfection de l'ordre social, le seul but digne de l'homme, le complément de son existence.

Des Témoignages.

Quand tu auras médité sur les principes de la sagesse, et sur tous ses préceptes diversement énoncés, tu seras convaincu qu'elle

est éternelle, qu'elle ne varie point, qu'elle est la même dans tous les tems, et qu'elle parle à tous les hommes.

Qoique la sagesse parle à tous les hommes, plusieurs préoccupés par leurs affaires, ou égarés par leurs passions ou entraînés par de mauvais conseils, ou fascinés par de mauvais exemples, ne s'appliquent point à la suivre; et les témoignages publics rendus à la sagesse, servent à la leur rappeler, et à les y rallier.

Les passions, les intérêts et la malignité élèvent des nuages entre la sagesse et l'homme préoccupé; mais lorsqu'un avis salutaire lui annonce que la sagesse est près de lui, il traverse bientôt ces vains obstacles et l'atteint.

La sagesse est la règle de la conduite de tous les hommes, le ralliment de toutes les sociétés. La sagesse inspire les pères de famille; elle leur fait pratiquer la justice et la bonté. La sagesse inspire les législateurs; elle leur fait émettre la loi juste; elle leur fait abolir la loi injuste et oppressive. La sagesse parle aux peuples dans les tems même de leurs bouleversemens; elle leur fait abhorer la mauvaise loi; elle les fait aspirer à la bonne loi, et elle la leur fait chérir et garder, lorsqu'ils l'ont obtenue.

C'est dans ces tems de renversement et de confusion qu'il importe de rendre des témiognages publics à la sagesse, de la faire reparoître seule et dans sa simplicité, dégagée de toutes les erreurs que les tyrans avoient mêlées à ses saints préceptes pour égarer les hommes et pour les asservir.

Le caractère du bon témoignage est de ne point détruire les anciens, mais de les confirmer; de sorte que les anciens l'attestent, et qu'il atteste les anciens, mais qu'il débarasse les anciens de ce que la méchanceté et la corruption y ont ajouté de nuisible. Car la sagesse est la même dans tous les tems: c'est cette filiation qui en fait la sublimité; c'est cette unanimité qui en fait la certitude. Mais dans tous les tems, elle est attaquée par la malignité et attestée par l'intelligence.

Le caractère d'un bon témoignage est d'être simple, clair, in-

telligible, d'être écrit dans une langue pure, et répandue parmi beaucoup de nations. De sorte qu'il puisse être appuyé de l'assentiment d'un grand nombre, et qu'il puisse confondre par-tout les vices et l'erreur, en rassemblant la force dispersée de tous les gens de bien ; et en leur montrant un point d'union dans cette sagesse qu'il exprime.

Le caractère d'un bon témoignage est d'être court ; car les livres longs et nombreux n'amènent que la confusion dans les idées et l'incertitude dans les principes. Ils ne réussissent qu'à épuiser les forces de l'homme, qu'à le remplir d'une science morte, qu'à lui faire passer à considérer un tems qui lui a été donné pour agir, qu'à lui faire rechercher loin de lui, la vérité qu'il doit sur-tout trouver dans son cœur.

Plusieurs ont rendu dans divers tems témoignage à la sagesse : les uns, princes, généraux et législateurs, l'ont liée avec des gouvernemens qu'ils établissoient, ou qu'ils relevoient, et ne l'ont point séparée de la politique et de l'autorité des lois. Les autres l'ont liée avec des cultes, et l'ont assujettie au commerce des prêtres qui y ont mêlé leur superstition et leur ambition. Un très-petit nombre lui a rendu un témoignage pur comme elle ; mais tous ont plus ou moins contribué au bien des hommes, en les ralliant aux principes sociaux.

Osiris et Hermès ont rendu témoignage à la sagesse parmi les Egyptiens ; Zoroastre parmi les Persans ; Musée parmi les Grecs ; Orphée parmi les Traces ; Janus parmi les Latins ; Confucius parmi les Chinois ; Theutatès parmi les Gaulois ; Odin parmi les Saxons ; mais il reste peu de traces de ces témoignages, qui ont été remplacés par de nouveaux.

Abraham dans la Mésopotamie, a rendu un témoignage utile à la sagesse, comme père de famille et comme propriétaire ; et la tradition de sa doctrine a régi pendant long-tems les enfans de sa lignée dans l'Arabie et dans la Syrie.

Moyse a laissé un témoignage recommandable à la sagesse dans

les ordonnances du peuple juif, dont il a été le législateur, le conducteur et le libérateur. Si ses lois ne conviennent qu'à la race juive et au pays qu'ils habitoient, les commandemens divins qu'il a redigés avec précision, ont été adoptés par tous les peuples, et sont ainsi conçus : « Tu adoreras un seul Dieu ; tu honoreras ton » pére ; tu ne tueras point ; tu ne déroberas point ; tu ne mentiras » point ; tu ne commettras point d'adultère. » Ces préceptes très-courts, qui sont le fond du témoignage de Moyse, sont un code primordial, capable de régir dans la morale, tous les hommes qui se contentent du commandement.

David, parmi les Juifs, a aussi rendu témoignage à la sagesse dans des cantiques si beaux, que tous les peuples se les sont transmis pour exprimer leurs vœux et les louanges de Dieu dans leurs temples ; et nul homme n'a encore parlé un langage plus grand et plus simple sur un sujet aussi sublime.

Salomon, parmi les Juifs, a encore rendu témoignage à la sagesse, et en a développé plusieurs conseils utiles, appropriés aux mœurs du peuple qu'il gouvernoit.

Epicure, Pithagore, Zénon dans la Grèce et l'Italie, ont rendu des témoignages divers à la sagesse, et ont établi des doctrines de moralité ; mais comme elles portoient plus sur les idées de soi-même qui rallentissent l'homme, que sur les idées de la divinité qui l'encouragent et l'agrandissent, leurs témoignages souvent rappelés, sont toujours rejettés, sinon comme faux, au moins comme insuffisans.

Socrate et ses disciples, Aristote, Platon et Xénophon, ont rendu témoignage à la sagesse parmi les Grecs ; mais ayant plus traité de la sagesse par la discussion, que par son autorité sainte, et par son évidence éternelle, les hommes la vont chercher chez eux comme etude, plutôt de l'y puiser comme pratique.

Numa, Caton, Cicéron, Seneque, Marc-Aurelle chez les Romains, ont rendu témoignage à la sagesse ; le premier par ses lois et par son culte ; le second par ses préceptes et par sa conduite;

le troisième par ses écrits ; les autres par leur gouvernement et par leurs apohtegmes.

Mais sur-tout Jésus dans la Judée, a rendu un témoignage célèbre à la sagesse ; et comme il ne l'a point écrit, l'abus que ses disciples en ont fait en le poussant aux excès, a tourné ce qu'il avoit de parfait et de touchant, au préjudice de ceux qui l'ont suivi. Son outreperfection a opéré la dissolution des sociétés où il a été adopté, y a changé tous ses remèdes en poisons.

L'abrégé de la vraie morale de Jésus est sur-tout renfermé dans ce précepte court, lumineux et vivement senti : « Ne fais » pas à autrui ce que tu ne voudrois pas qui te fût fait. » Jésus a encore transmis la prière dite dominicale qui renferme dans des paroles simples et intelligibles les principaux articles de confiance, de soumission et de sociabilité qui sont nécessaires aux hommes pour vivre entre eux, et qui est ainsi conçue : » Notre père qui es aux cieux, que ton nom soit saint, que » ta sagesse règne, que ta volonté soit faite, donne-nous notre » pain de chaque jour, pardonne-nous nos fautes comme nous » les pardonnons à autrui, ne nous laisse point succomber à » nos mauvais penchans, et délivre nous du mal. » Telle est la prière transmise par Jésus, rétablie dans sa pureté et dans son esprit. Presque tous les peuples de la terre la gardent et la répètent ; et puisse-t-elle se perpétuer sans fin !

Mais Jésus n'ayant point écrit son témoignage, ses disciples, animés d'un faux zèle, y mêlèrent des idées outrées qui le corrompirent, des subtilités qui en détournèrent le vrai sens, une politique qui le rendit un instrument de tyrannie. Ils se répandirent avec ce témoignage dans les nations : ils infestèrent les cités de leurs brigues, et ils allèrent partout épouvantant les esprits, gênant la liberté, heurtant les lois, prêchant l'intolérance, troublant l'ordre public. Cependant le caractère de la sagesse est d'étendre son empire par la seule

force de la raison, sans déranger les gouvernemens, et en les disciplinant eux-mêmes.

Les disciples de Jésus exagérèrent la sagesse ; ils en outrèrent tous les préceptes, se disant entre eux que les hommes en rabattroient assez. Cependant la sagesse est précise ; l'exagération la détruit autant que le relâchement ; il est une borne certaine au-delà et en-deça de laquelle le bien ne sauroit exister. hors de ce milieu sublime, il n'existe point de sagesse.

Les disciples de Jésus dirent aux hommes : Souffrez sans cesse, recherchez la souffrance, aimez l'humiliation. Cependant la sagesse dit : Cherchez la joie, aspirez à l'honneur ; ma doctrine n'est point triste, et la doctrine de la souffrance ne peut faire que des esclaves et des hypocrites ; elle ne tend qu'à augmenter les maux des foibles et l'audace des puissans.

Les disciples de Jésus dirent aux hommes : Endurez tout le mal qu'on voudra vous faire ; cependant la sagesse dit : Endurez les offenses légères, et sacrifiez votre ressentiment à la paix ; mais ne vous laissez point opprimer, et poursuivez le châtiment du méchant, pour que votre indulgence ne l'encourage pas à nuire.

Les disciples de Jésus dirent aux hommes : Détestez la vie, renoncez à vous, aux vôtres, et vous obtiendrez les récompenses éternelles. Cependant la sagesse dit : Aimez la vie, aimez les vôtres, aimez sur-tout votre patrie, et aimez à bien faire en toutes vos actions, pour entrer sans crainte dans l'avenir du tombeau.

Les disciples de Jésus dirent aux hommes : Ayez de la charité pour tous, comme les philosophes disent : Ayez de l'humanité. Cependant la sagesse avertit de l'insuffisance de ces deux préceptes qui, en voulant tout lier, laissent tout sans liaison. La sagesse dit : Aime tous les hommes, mais aime sur toutes choses ta patrie ; confonds tous tes amours dans l'amour de ta patrie, qui est le centre de ta moralité. Ce n'est pas assez

d'être homme à l'homme, il faut être citoyen à ton concitoyen, il faut être frère à ton frère.

Les disciples de Jésus dirent aux hommes : Dieu vous récompensera quelque tard que vous vous repentiez de vos fautes, l'important est de bien mourir. Cependant la sagesse dit : Le bien et le mal que vous aurez fait sera pesé. Cherchez à effacer vos fautes par des réparations utiles, plutôt que par une pénitence dénuée d'œuvres ; l'important est de bien vivre.

Les disciples de Jésus dirent aux hommes : Qu'ils tenoient la place de Dieu ; que ce qu'ils absolvoient ou condamnoient sur la terre l'étoit dans le ciel, et ils vendirent leurs absolutions aux hommes crédules. Cependant la sagesse dit ; Qu'il n'appartient à aucun homme de représenter Dieu, ni de distribuer sa justice, ni de trafiquer de ses jugemens.

Les disciples de Jesus imposèrent aux hommes une crédulité sans bornes, et leur prescrivirent de renoncer à leur raison pour les dominer sans obstacle. Cependant la sagesse dit qu'on ne doit point donner sa foi aux dépens de sa raison, parce que la raison est aussi un don de Dieu.

Les disciples de Jésus dirent aux hommes : Faites du bien aux morts en nous en chargeant pour eux, afin qu'ils réclament pour vous au tribunal de Dieu ; cependant la sagesse réprouve cette astuce grossière ; elle dit : Fais du bien à tes concitoyens malheureux ; ce sont les cris des vivans qui déposent pour l'homme devant l'être des êtres, et l'on plaît sur-tout à Dieu en soutenant les compagnons qu'il nous a donnés dans la vie et dans la patrie.

Les disciples de Jésus dirent aux hommes : L'époux ne se séparera point de son épouse, ni l'épouse de son époux, quelque mal qu'il en arrive. Cependant la sagesse dit : L'union des époux est sacrée et doit être maintenue ; mais si l'époux est un sujet de mal à l'épouse, ou l'épouse à l'époux, il leur est permis de se répudier pour éviter de plus grands maux.

Les disciples de Jésus s'abstinrent du mariage, et firent regarder le célibat comme un état de perfection. Cependant la sagesse appelle au mariage tous les hommes, elle sanctifie cette union; elle fait de ce contrat la perfection de l'ordre social, comme il est le premier effet de l'ordre naturel.

Les disciples de Jésus dépravés dans les sentimens naturels, s'érigèrent en directeurs des familles : ils flattèrent les méchantes femmes, pour s'en faire un appui : ils établirent des entretiens secrets, où ils pratiquèrent l'espionnage et la séduction. Cependant la sagesse indique pour premier conseil aux enfans leurs parens, aux femmes leurs époux : et elle défend toute inquisition dans le secret des maisons, toute usurpation dans l'autorité des familles.

Les disciples de Jésus dirent aux hommes qu'ils n'étoient pas pour réunir, mais pour séparer, qu'ils venoient pour diviser le père avec le fils, l'épouse avec l'époux, le frère avec le frère. Cependant la sagesse est essentiellement l'union des hommes et leur accord le plus parfait.

Les disciples de Jésus abolirent les conseils que les sages avoient donnés pour la propreté du corps, disant que la sagesse n'étoit que pour régler l'ame. Les peuples négligèrent de faire les ablutions recommandées, et des maladies honteuses les affligèrent. Cependant la sagesse règle l'ame et le corps, tous deux unis sous son influence, et apprend que la propreté du corps entretient les bonnes dispositions de l'ame.

Les disciples de Jésus usurpèrent sur les peuples la sanction; ils s'emparèrent des temples, n'y exposèrent que des objets sans recommandation, n'y proposèrent pour saint que ce qui leur étoit utile. Cependant la sagesse apprend que les peuples sont maîtres de leur culte et de leurs temples; que la sanction est un effet de leurs approbations libres, et qu'il ne peut y avoir de saints dans la mémoire des peuples, que ceux qui ont bien mérité d'eux

par leurs grands services, ou dans les conseils, ou dans la guerre ou dans les lettres, ou dans les mœurs.

Les disciples de Jésus firent entr'eux un corps séparé des peuples parmi lesquels ils s'établirent. Ils divisèrent la puissance : ils formèrent dans la société une autre société, dans les républiques une république particulière, dans les monarchies une monarchie plus concentrée. Cependant la sagesse défend ces divisions, et veut qu'il n'y ait d'associations parmi les hommes, que celle de leur patrie et de leur gouvernement.

Les disciples de Jésus établirent des dogmes, un culte et des rites qu'ils voulurent rendre universels sous l'autorité d'un roi qu'ils se formèrent entr'eux. Or, ce système est contraire au bon ordre; car il est vrai que la sagesse est la même pour tous les peuples; mais les cultes font partie de leur police, et ils ne doivent jamais être régis par une autorité qui leur soit étrangère.

Les disciples de Jésus s'intriguèrent dans tous les Etats pour réaliser leurs projets de domination absolue et universelle. Ils abolirent le droit des gens, ils usurpèrent les droits politiques, ils étouffèrent les droits sacrés de l'homme, ils anéantirent les républiques, ils s'emparèrent des rois, ils avilirent les magistrats, ils dépouillèrent les riches, ils abrutirent les pauvres, ils persécutèrent les sages, ils massacrèrent tous ceux qu'ils purent redouter, ils incendièrent des villes entières, ils égorgèrent nuitamment des millions d'hommes, ils régnèrent par la terreur, ils usurpèrent les champs les plus fertiles, ils refusèrent les contributions, ils poussèrent les peuples aux insurrections pour profiter de leur désespoir; et tant d'excès qu'on faisoit sortir des principes moraux mêmes, amenèrent une subversion générale. La confusion se mit dans les sociétés, la désolation se mit dans les familles, l'imprudence dans les gouvernemens, le désespoir dans toutes les ames; et les sages de tous les pays furent forcés de proférer sur tant d'usurpations des paroles d'indignation et de malédiction, d'appeler à

grands cris le rétablissement des principes imprescriptibles de la sagesse.

Mahomet, qui s'étoit élevé par les armes dans l'Arabie, avoit rendu un témoignage éclatant à la sagesse. Il avoit opposé la violence à la violence, il avoit réédifié plusieurs principes, il avoit fondé plusieurs gouvernemens où l'unité de l'autorité avoit été rétablie, et il avoit délivrè la moitié de l'univers de la tyrannie des disciples de Jésus.

Calvin, Luther, les solitaires de Port-Royal, Rousseau, et d'autres sages, avoient aussi réprimé, selon les tems, quelques excès des disciples de Jésus ; mais il ne falloit pas moins que l'indignation et la puissance du peuple françois tout entier, pour renverser d'un seul coup le reste de cet ouvrage d'iniquité, concerté depuis tant d'années par tant de fourbes intéressés, et pour faire en cinq ans l'ouvrage de cinq siècles.

Le peuple françois a long-tems attendu son salut et sa régénération de ses rois. Mais leur obstination à se liguer avec les disciples de Jésus, pour maintenir leur puissance commune par ses maux, a entraîné prêtres et rois dans leur commune ruine. Usurpateurs et fauteurs, le peuple françois a tout frappé, a tout détruit. Aujourd'hui le mystère de ses fureurs est dévoilé. Il est aujourd'hui sensible à tous que le principal résultat de la révolution françoise est l'abolition de l'empire affreux des disciples de Jésus. C'est là le service essentiel que rend à l'univers le peuple généreux qui l'a faite aux dépens de son sang, aux dépens de son repos et de son bonheur momentané. Et l'usurpation des disciples de Jésus étoit tellement tissue et tellement resserrée, qu'il n'y avoit plus qu'un peuple aussi puissant, soulevé tout entier, qui pût opérer cette révolution régénératrice.

C'est en vain que les disciples de Jésus osent encore avoir recours à leurs massacres, que des rois aveuglés veulent encore contrarier le peuple françois, que des traîtres veulent rétablir dans son sein, ou la superstition qui l'aviliroit, ou l'impiété qui l'éga-

reroit, ou la royauté qui l'arrêteroit. Le coup est frappé ; la sagesse a reparu, l'ouvrage du peuple françois se consommera. Les institutions du mensonge et de la tyrannie seront abolies dans l'univers; les fausses doctrines y seront proscrites ; les principes de l'éternelle sagesse y seront rétablis ; le droit des gens y sera réhabilité ; des cultes purs y seront pratiqués ; La moralité y réconciliera les hommes, y éteindra les haines, y ramènera la paix. Les hommes et les nations se rallieront par leur retour commun à la sagesse, et le peuple françois sera béni par tous les princes, par tous les peuples et par tous les siècles ; par tous les princes qu'il aura affranchis, par tous les peuples qu'il aura relevés, par tous les siècles qu'il aura éclairés.

TABLEAU DES CHAPITRES.